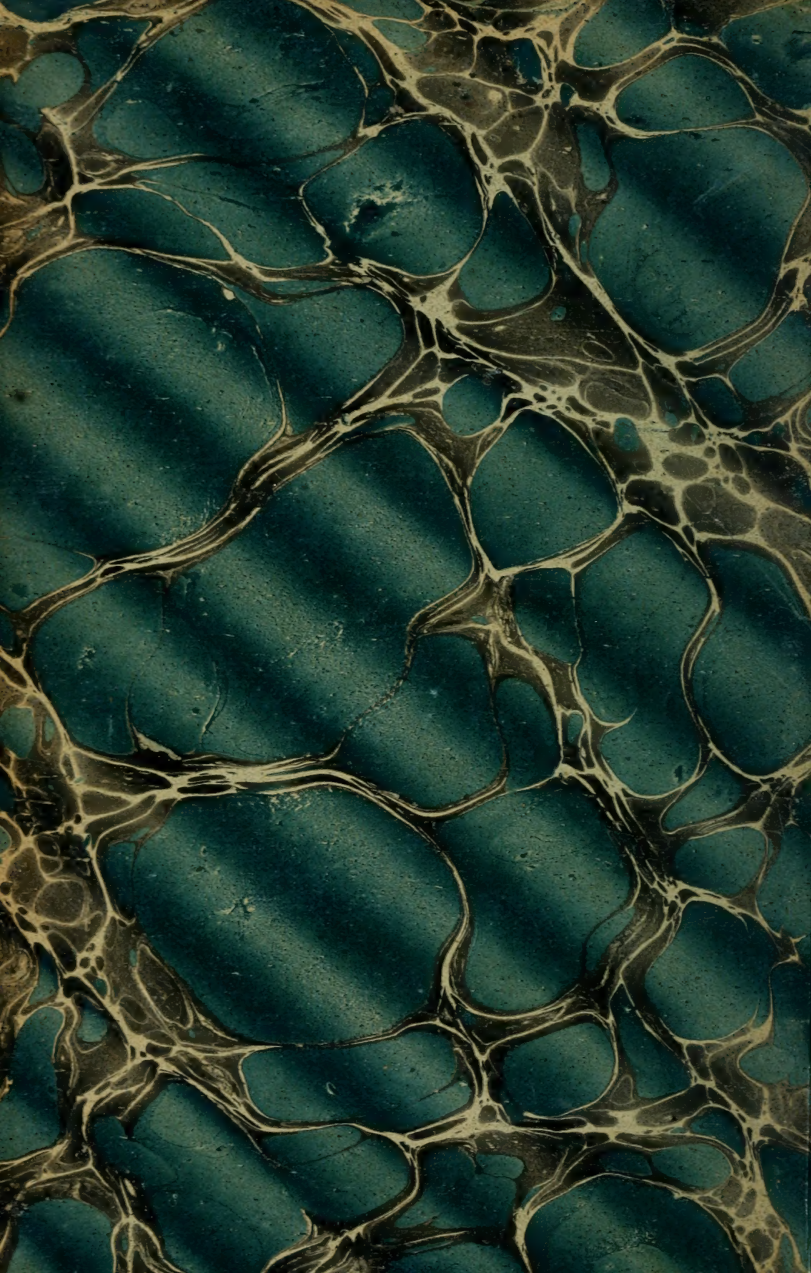
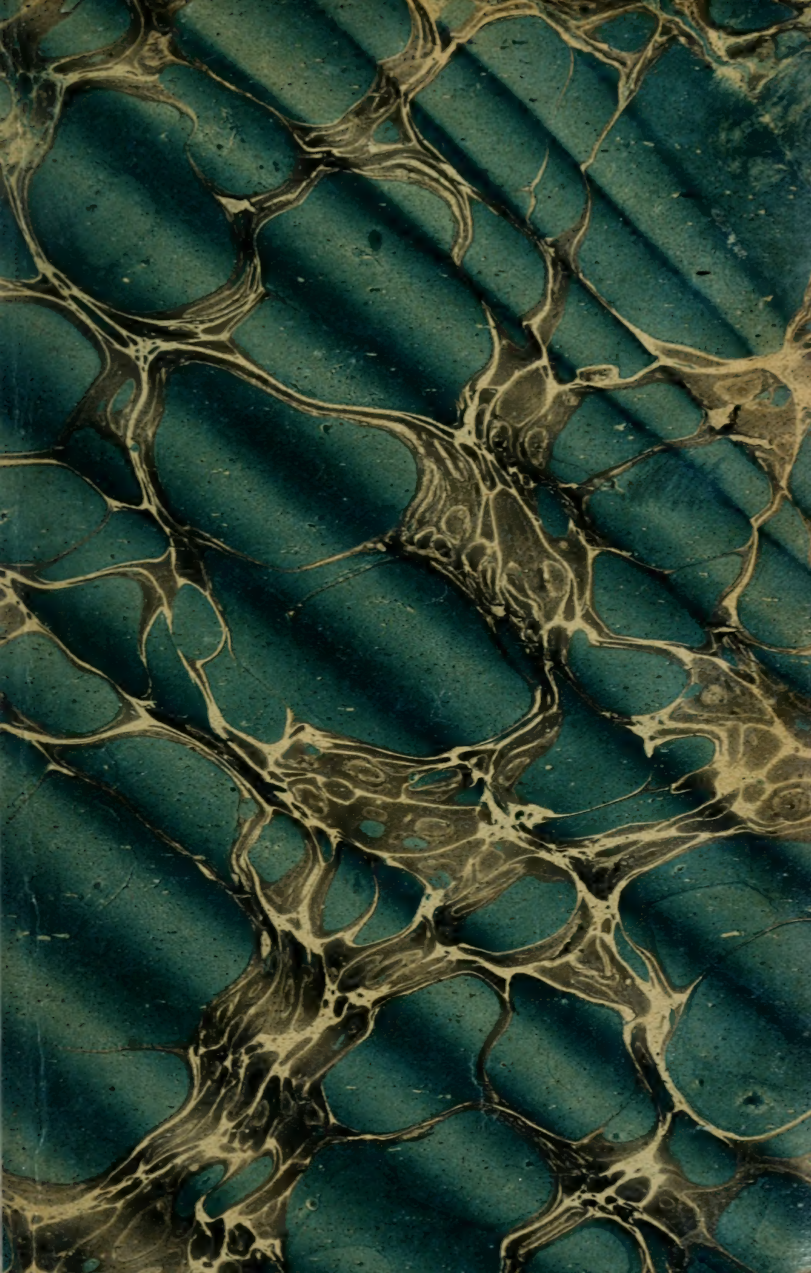
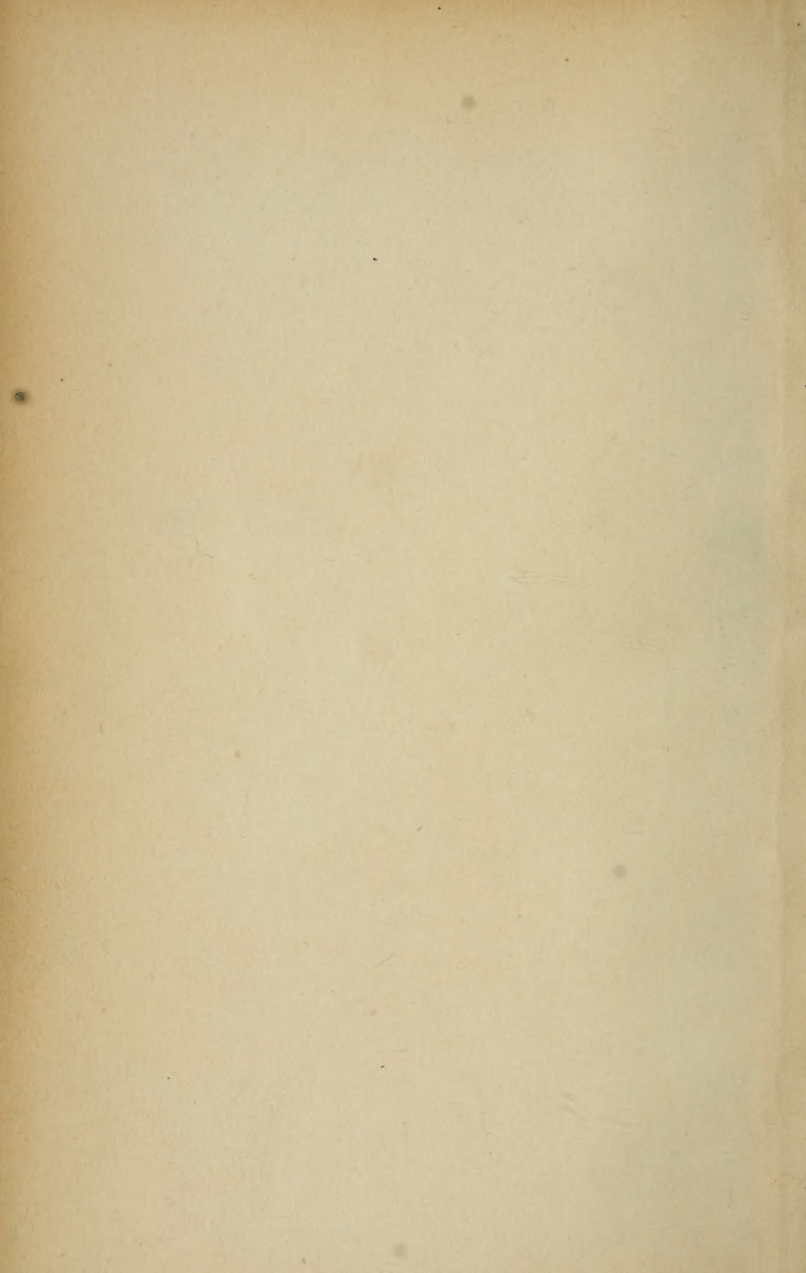


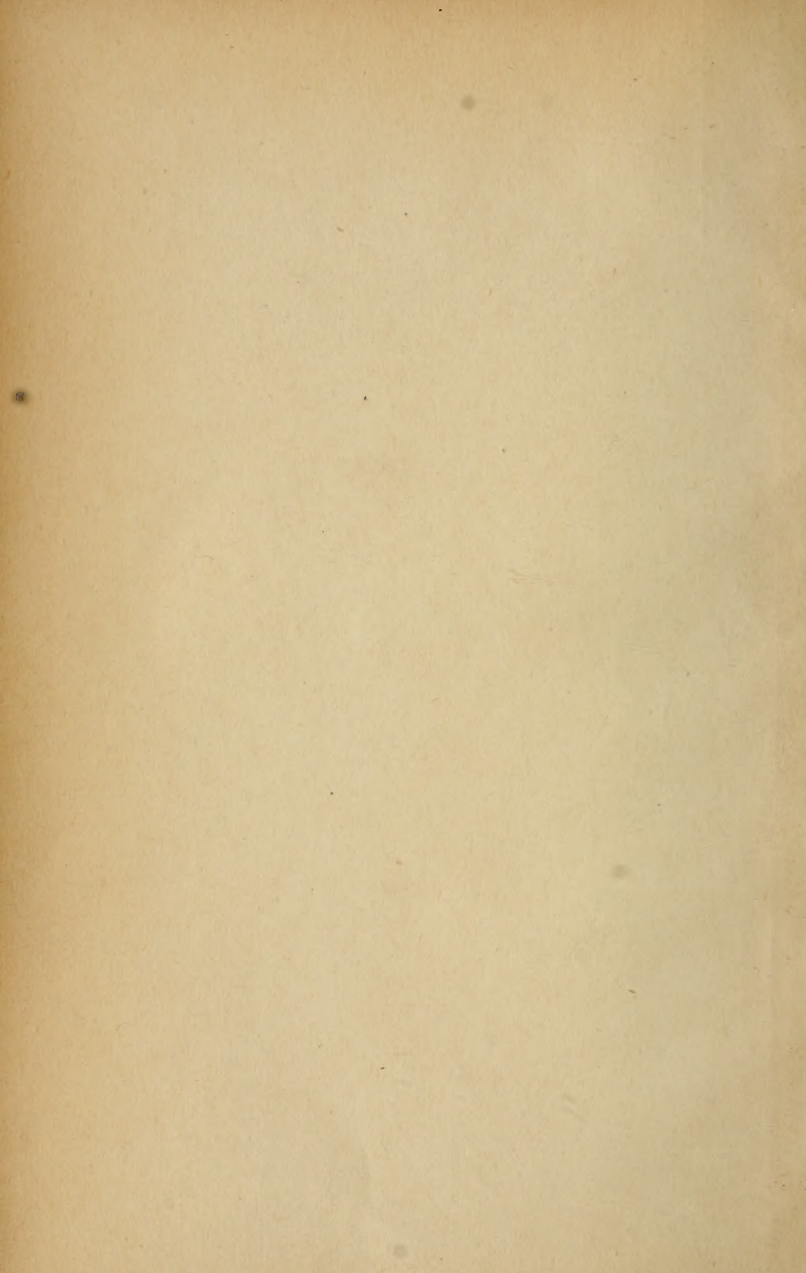


3 1761 07882395 2









MORHANGE

ET LES

MARSOUINS EN LORRAINE

Mères, levez le front. J'en viens ! Je les ai vus !
Tous vos enfants étaient aussi beaux que Jésus.

HENRY BATAILLE.

DU MÊME AUTEUR :

Sous les Rafales (Eugène Figuière, éditeur. Paris, 1916).

EN PRÉPARATION :

Les Diables Noirs. De Maricourt à Souchez. Souvenirs des batailles d'Artois.

Copyright by Berger-Levrault 1916

C 5557m

R. CHRISTIAN-FROGÉ

MORHANGE

ET LES

MARSOUINS EN LORRAINE



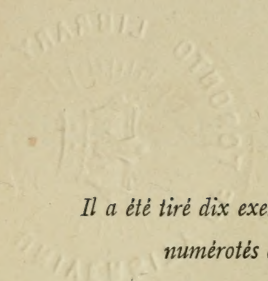
AVEC 16 ILLUSTRATIONS ET 4 CARTES

PRÉFACE DE J.-H. ROSNY aîné

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS, PARIS

—
1917

149999
815719



*Il a été tiré dix exemplaires sur japon
numérotés de 1 à 10.*

PRÉFACE

Lecteur, voici un admirable livre de guerre, un livre d'héroïsme, de tendresse et aussi d'espérance, un livre de récits ardents, d'images émouvantes, que vous lirez avec passion, avec révolte, avec piété et pitié. Vous l'aimerez pour sa beauté et parce que celui qui l'a écrit a mieux fait que de l'imaginer, il l'a vécu.

Le haut poète Christian-Frogé est parti volontairement, aux heures affreuses où se décidaient notre sort et le sort du monde. Il a conquis sur les champs de bataille ses galons de lieutenant, sa Croix de Guerre, sa Croix d'Honneur. C'est donc ici de la réalité immédiate et palpitante. Je n'essayerai point d'en donner une idée. A quoi bon ? Vous n'avez qu'à tourner la page !

Mais je crois répondre au vœu secret de Christian-Frogé, en vous dévoilant un des buts qui l'ont guidé, tandis qu'il écrivait son livre.

Il a eu sous ses ordres nos merveilleux soldats coloniaux, il les a vus cent fois à l'œuvre, il connaît par le menu leur héroïsme, leur patience, leur généreux dévouement. Il souhaite que le peuple français et son Gouvernement n'oublient pas la dette sainte qu'ils ont contractée envers ces braves; il voudrait pouvoir graver dans toutes les âmes le souvenir de ceux dont il écrit :

« Aux heures troubles de la retraite vous étiez toujours d'arrière-garde. La sonnerie de l'assaut vous jetait sans cesse au cœur tumultueux des fournaises.

« Jamais je ne vous ai vus reculer quand l'ordre clamait : En avant ! L'ennemi connaissait si bien vos baïonnettes qu'à ce seul cri : Les diables noirs ! la panique dissolvait ses rangs.

« Vous alliez, cravatés de deuil en souvenir

des preux de Bazeilles. Soldats, reprenez les cravates d'azur : vos morts héroïques sont vengés.

« Hélas ! vous n'êtes pas souvent à l'honneur si vous êtes toujours à la peine. Ceux qui chantent Dixmude oublient volontiers que deux bataillons sénégalais, encadrés de Coloniaux, fondirent dans cet enfer. Qui nous a jamais dit combien de ces braves revinrent ?...

« Mais votre drapeau sait vos noms à tous, Coloniaux de Morhange et de Charleroi, de Beauséjour et de Souchez ! Et sur sa hampe rayonne le ruban de la Croix de Guerre, cette soie couleur de laurier amer où votre sang surtout a coulé !

« Marsouins bleus, mes frères, accomplissons notre tâche en silence. Les Méconnus sont les plus Grands ! »

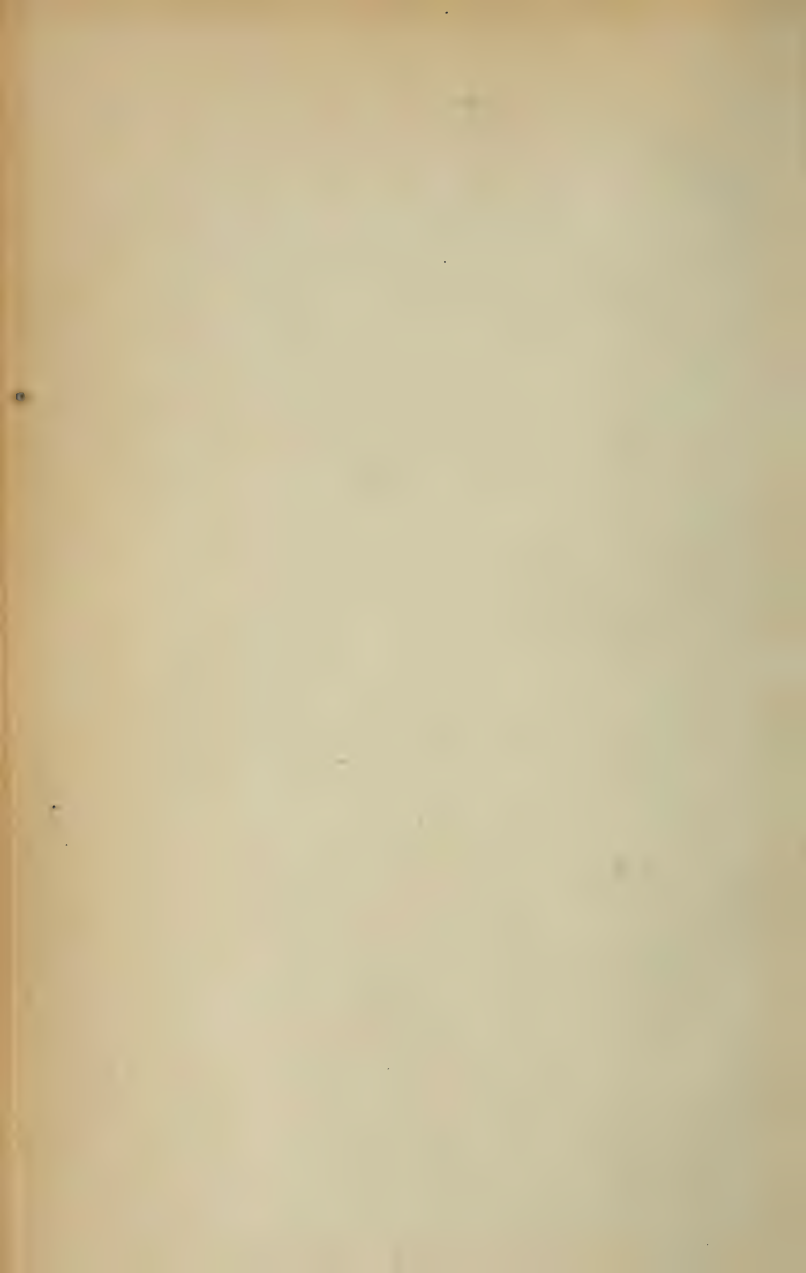
J.-H. ROSNY AÎNÉ.

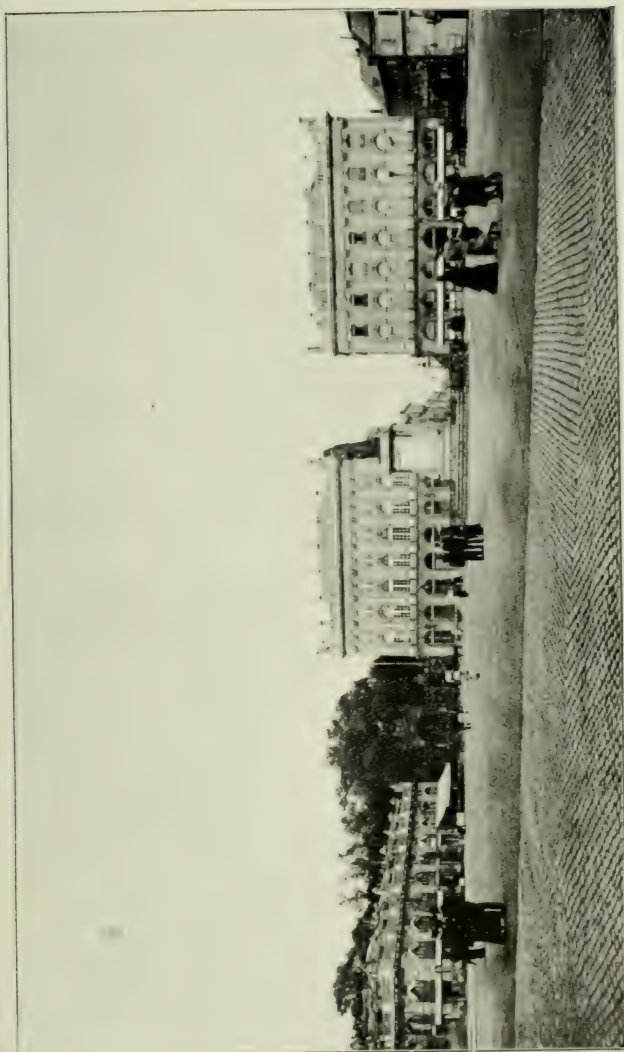


LE GRAND COURONNÉ

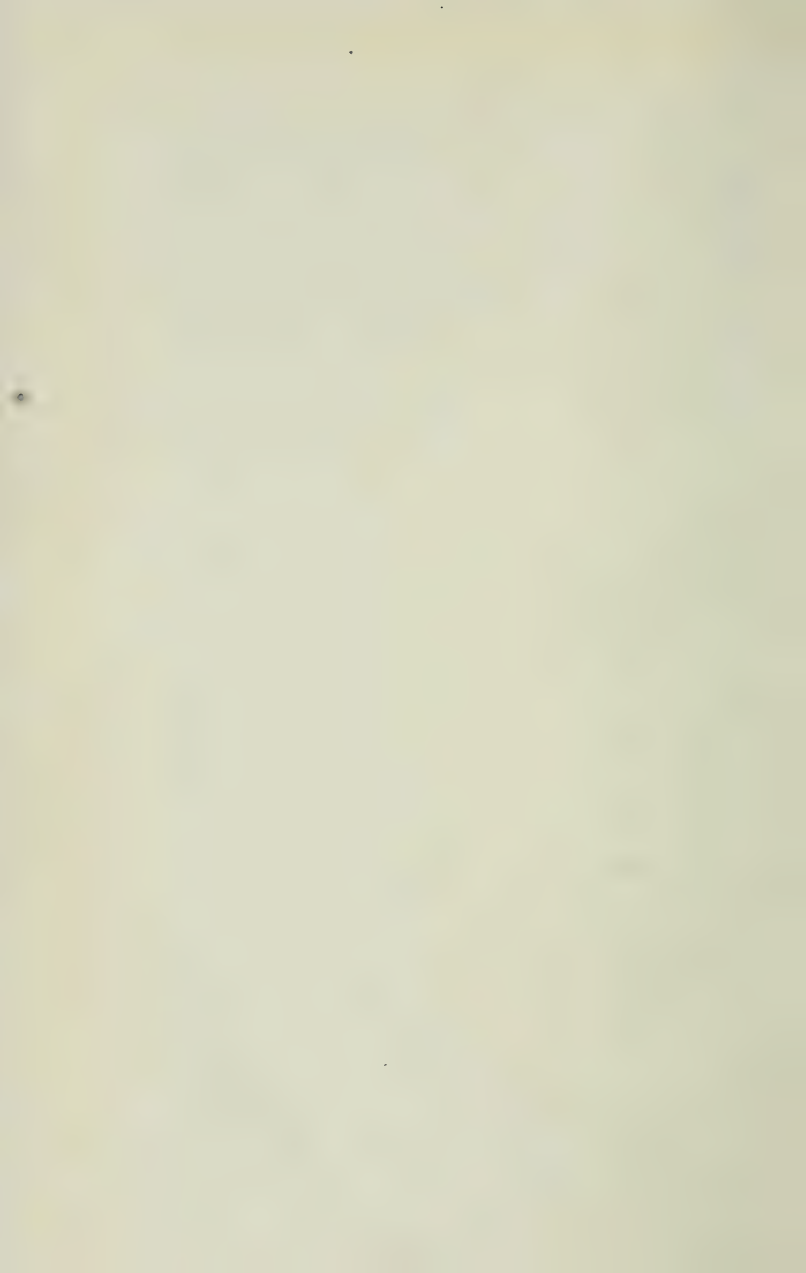


A LA MÉMOIRE
DU CAPITAINE DÉTANGER
(ÉMILE NOLLY)
DU 43^e COLONIAL
TOMBÉ EN HÉROS
POUR
LA FRANCE
LE 31 AOÛT 1914
DANS LA FORÊT DE VITRIMONT





NANCY — LA PLACE STANISLAS



I

Une Lettre

Nancy, ce 11 août 1914.

MA CHÈRE JEANNE,

NOUS allons quitter Nancy tout à l'heure, pour partir vers l'inconnu de la bataille. Là-bas, très loin, le canon fait rage. Des avions sillonnent les nues. Il nous reste quelques instants de loisir, les seuls que nous ayons pu prendre depuis le 2 août. Et tout en évoquant le foyer familial, qui repose aux bords de la Seine tranquille, je revis intensément les minutes fiévreuses du départ et cette arrivée

enthousiaste dans la Cité lorraine, à peine entrevue.

C'est le 8 au soir que nous avons traversé Paris, au milieu des ovations frénétiques. Trajet fort simple : par le boulevard de Port-Royal nous avons gagné le pont d'Austerlitz, puis la gare de Bercy. Lentement le train militaire s'est ébranlé dans la tombée du soir. Oh ! nous n'avons guère dormi cette nuit-là. bercés aux cahots des wagons, nous rêvions tous aux êtres chers... ; mais nul pressentiment mauvais ne nous serrait le cœur. Un frisson de jeunesse nous secouait tous, et nous respirions à pleins poumons le grand air des campagnes de France. Et lentement les gares fuyaient derrière nous... Sens... Troyes... Bar-sur-Aube... Neufchâteau..., les gares qui nous saluaient au passage par des acclamations de jeunes filles auxquelles répondaient les hourras

des marsouins. Nous avons roulé tout le jour. Puis la nuit, une nuit froide et humide, est retombée sur nous. Vers quel but mystérieux nous entraînait-il, ce train cahotant qui n'allait pas assez vite au gré de nos désirs? Nous savions que nous allions rejoindre le 20^e Corps. Et le bruit courait que les Allemands reculaient, que la victoire n'était pas lointaine... Soudain un grincement de roues sur les rails, des lanternes qui s'agitent au long de la voie, une sonnerie de clairon. Le petit jour va poindre. Nous nous hâtons sur le quai, dans le brouillard glacial — *Maron*. — Ce nom ridicule n'évoque nul souvenir. Par une belle route nous gravissons la colline où des sapins érigent leurs fûts sombres. Et, tout à coup, le jour luit, le soleil monte. Une plaine nous accueille. La poussière de la marche nous assèche les lèvres... Et c'est enfin Nancy, Nancy

qui prend des airs de fête pour nous recevoir, et qui nous tend des brassées de fleurs.

Nous sommes arrivés ici hier matin ; nous allons partir à 14 heures. Toute la matinée, des pantalons rouges ont défilé : la division de fer qui marchait au canon. Derrière les grilles de la caserne, où nous attendons le départ, la foule se presse, une foule recueillie et respectueuse, la grande foule lorraine qui comprend la solennité de l'heure, et dont le cœur généreux bat à larges coups comme le cœur même du pays. Des heurts de fer font tressaillir le pavé sonore. Au petit trot, des batteries de 75 se succèdent ; puis voici des pantalons rouges..., il en passe, il en passe toujours.

13^h40 ! Adieu, ma Jeanne. Nous allons être une des vagues de cet immense flot qui déferle vers les Vosges. Une émotion

indicible nous étreint. N'est-ce pas déjà la Gloire qui souffle à même nos clairons ? Du seuil de la grande épopée j'embrasse ton image lointaine, et je mâche un brin de laurier.

Ch...

II

Vers la Bataille

12 août 1914.

PAR Agincourt nous venons de gagner Laître-sous-Amance. Nous traversons le village à 4 heures. Le ciel est splendide, une chaleur torride se prépare. Des batteries nous frôlent, qui passent au grand trot de leurs attelages. A la sortie du village, un chemin monte presque à pic jusqu'au plateau. Péniblement nous gravissons la côte. C'est interminable, cette ascension continue. Les fronts ruissellent. Mais le désir nous entraîne, le désir de voir quelque chose et de tirer un coup de fusil. Ah !

comme ils grimpent fièrement, les marsouins bleus, fredonnant des chansons gauloises ! Et brusquement une église se profile ; un fanion blanc éploie devant elle sa croix rouge. Des artilleurs au repos nous regardent passer avec étonnement. Les pas martèlent la route empierrée. La montée s'abaisse ; un horizon immense s'entr'ouvre : la Lorraine est là, devant nous, qui frissonne par tous ses blés mûrs sous l'implacable soleil d'une fin d'été radieuse. Tout au fond, là-bas, de petits flocons blancs maculent l'azur : les shrapnells des barbares s'exerçant à l'œuvre de mort. Et rien, dans ce merveilleux décor, ne révèle la présence de la Gueuse. On a fait halte dans l'herbe haute. On cause, on évoque des demains dont on est sûr. On se désigne avec curiosité les fausses batteries qui s'appuient sur notre flanc gauche. Nos 75 ont tapi sur la droite, derrière des



SEICHAMPS — L'ÉGLISE

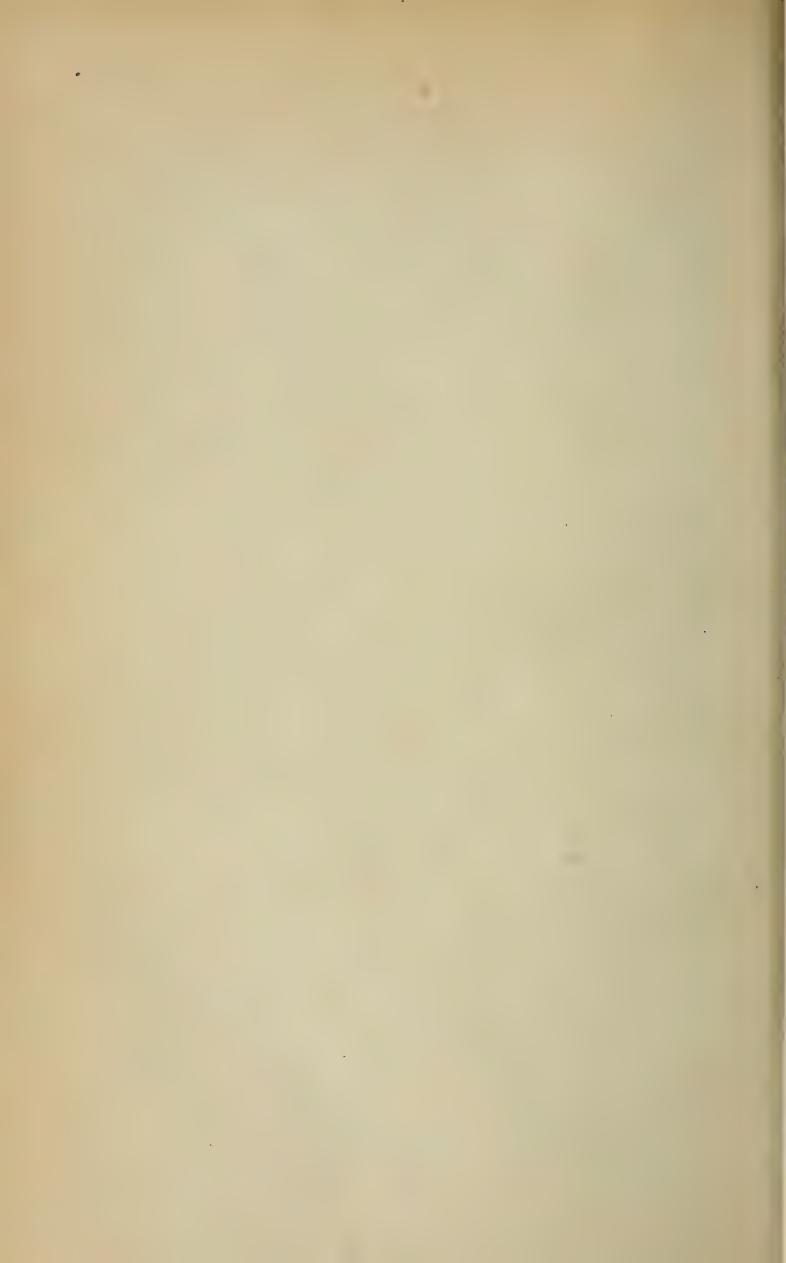
boqueteaux, leurs gueules invisibles. Des officiers passent au galop de leurs juments échevelées. Il fait bon vivre dans la tiédeur du matin calme. Du corps d'armée s'étirant aux flancs de la colline, pas une rumeur ne monte. Le calme a repris les hommes, les choses... C'est l'immense nature qui règne par toutes ses floraisons dernières. Les coups de canon roulent comme un lointain et inoffensif orage. Et l'on s'allonge avec délices dans l'herbe humide, qui sent si bon la menthe sauvage...

Strident, un coup de sifflet déchire l'air. Le départ ! mot magique qui fait luire une flamme aux yeux des soldats. Hélas ! oui, c'est le départ, mais le départ vers l'arrière, car *On* ne veut pas encore de nous aujourd'hui. Nous remplacions jusqu'à son arrivée un régiment de ligne, et nos pantalons bleus doivent maintenant

céder la place aux pantalons rouges. Nous voici sur la descente, encombrée de chariots et de caissons trop lourds. La chaleur devient accablante; les marsouins grognent, hargneux, des jurons aux lèvres. Mais un bruit de tonnerre couvre les voix rageuses. Dévalant la pente au galop de ses chevaux emportés, un de nos caissons roule avec des bonds effroyables; sur le siège, un homme hurle son épouvante. Et avant que nous puissions tenter un geste de secours, c'est la culbute dans le fossé, un fracas de ferraille, troué d'un cri de détresse...

Il gît, lamentable, dans une flaque rouge, le conducteur du caisson des marsouins. Un essieu à demi brisé l'écrase. Et les deux chevaux, stupides, sont affalés parmi les pierres. On l'a relevé doucement, avec des précautions infinies, le petit conducteur imberbe, qui croyait sans

doute que la mort fauchait moins vite au train de combat que dans les tranchées de la plaine... Derrière la haie qu'il venait d'éclabousser de son sang, on lui a creusé une tombe. Et c'est là qu'il dort son dernier sommeil, dans un humble champ de France, sous deux branches frêles liées en croix. Il n'aura connu ni l'explosion infernale des obus ni la charge haletante des baïonnettes. Mais il est mort quand même de la mort d'un soldat, le petit conducteur imberbe ; et les cloches d'Amance, qui tintent là-haut dans le ciel, se souviendront de lui peut-être lorsqu'elles sonneront pour des héros.



III

Cantonnement

13 août 1914.

Nous avons cantonné la nuit dernière à Laître-sous-Amance. Dès le matin le régiment est parti pour Seichamps. Un petit village taciturne, où rôdent des paysans soucieux, nous accueille. J'ai élu domicile dans une mesure vide, où mes hommes ont étendu de la paille pour le repos nocturne. Nous ouvrons les persiennes closes afin que l'adieu du soleil entre à même l'unique chambre, déjà glaciale. Le malheur a posé sa griffe sur les murs délabrés : la fermière, malade, est à l'hospice ; le mari, blessé par

les balles prussiennes, gît dans une ambulance, et le fils vient d'être tué dans une escarmouche de frontière. La mesure est maintenant sans maîtres... et nos voix se taisent pour ne pas troubler le silence impressionnant des choses. Ah! comme la nuit tombe vite! Des sentinelles veillent au carrefour. Refermons les volets verts, et jetons-nous sur la couche de paille pour oublier toutes les misères qui commencent... Sans doute le vent du soir, qui courbe là-bas les sapins sombres, fera bruire en nos rêves, dans son cliquetis clair, tout un frémissement d'épées...

IV

Le Traître

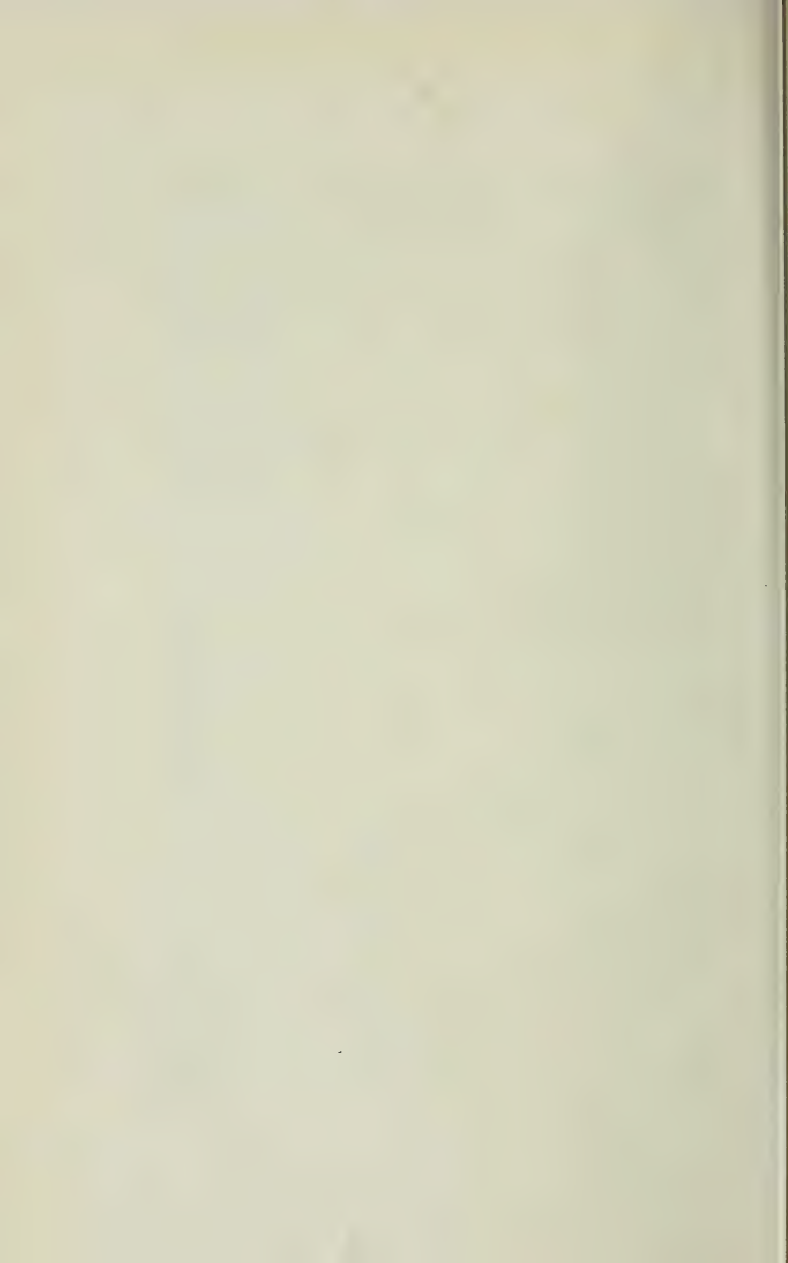
14 août 1914.

MARCHES et contre-marches. Le canon gronde en avant de nous. Des buissons qui nous environnent surgit parfois une croix branlante, épave oubliée de l'Année terrible. Nous courbons involontairement la tête, en évoquant les chers morts que nous avons mission de venger. D'un nuage de poussière, des automobiles de la Croix-Rouge émergent. Nulle plainte ne gonfle leurs bâches. Les blessés silencieux, qui viennent des lointains où pleut la mitraille, ont des regards d'une séré-

nité candide. Nous les saluons au passage, avec une émotion intense; ils nous semblent soudain devenus très grands, très beaux, ces petits soldats de France qui foulèrent avant nous l'aridité sans gloire de cette route si calme. Voici les tuiles rouges des toits de Cercueil. Oh! comme la route s'allonge, s'allonge! Nous laissons à gauche Velaine et nous nous enfonçons dans la forêt de Saint-Paul. Les fronts se relèvent sous les grands arbres qui nous voilent un peu le soleil. Puis les arbres, un à un, disparaissent; nous sommes repris par la poussière de la route ardente et frôlés par les ambulances rapides. Un bourg s'entr'ouvre comme un havre inespéré. Nous passons le bourg, qui ne nous offre qu'un nom : Réméréville. Et c'est la route droite, uniforme, puis des montées, des descentes, des montées encore, un horizon de forêts



GERCUEL — LE CLOCHER MUTUÉ



qui frissonnent. Les heures tombent dans la poussière chaude... Et quand nous entrons dans Hoéville pour reposer nos membres las, l'angélus plane timidement sur la vieille église, l'angélus qui nous rappelle qu'un Dieu consentit à mourir, voici deux mille ans, pour le salut des peuples frères...

Dans Hoéville l'animation est à son comble. C'est un va-et-vient continuel d'estafettes, un embarras inextricable de chariots et de fourgons. Les faisceaux formés, on déboucle l'équipement et l'on s'allonge, épuisé, sur la bonne terre. Ah! dormir! dormir une heure pour clore enfin les yeux qui brûlent... Une file de voitures est arrêtée le long de l'église, les conducteurs s'interpellent avec des rires. Et des convois d'artillerie descendent vers Athienville. Le piétinement des chevaux et le roulement des caissons

énervent. On se retrouve debout sans savoir par quel miracle; on est pris de l'irrésistible besoin de connaître « du nouveau », d'interroger ceux qui s'en viennent. Tiens! des gendarmes. Que font-ils autour de ce fourgon d'infanterie, prêt à partir? Ils ne disent pas un mot, les gendarmes. Mais une pauvre vieille, dont le poing lance un geste de colère, nous appelle :

— Venez, Messieurs! Ils l'ont caché là-dedans! C'est un bandit qui faisait des signes aux Prussiens!

Un des nôtres a soulevé la bâche poussiéreuse. Assis sur une caisse vide, un homme est là, coiffé d'une casquette sale. Il a des yeux fixes, qui reflètent toute la terreur d'une bête traquée, réduite à l'impuissance. Un gendarme, à côté, surveille ses gestes. La figure est ravagée par l'angoisse, les joues se creu-

sent. Un tremblement convulsif agite les mains que des menottes enserrant. Mais l'homme ne retourne pas la tête; il regarde, hébété, vers l'invisible.

— Cochon!... Gredin!... hurlent des voix rauques.

Et l'on s'apprête à bousculer cette loque sordide, à écraser l'ignoble face sous les talons. Les gendarmes s'interposent. Le prisonnier sera fusillé demain au quartier général. C'est le maire d'une commune voisine qu'on a surpris en plein travail de signaux optiques avec l'état-major ennemi.

— Cochon!... Cochon!...

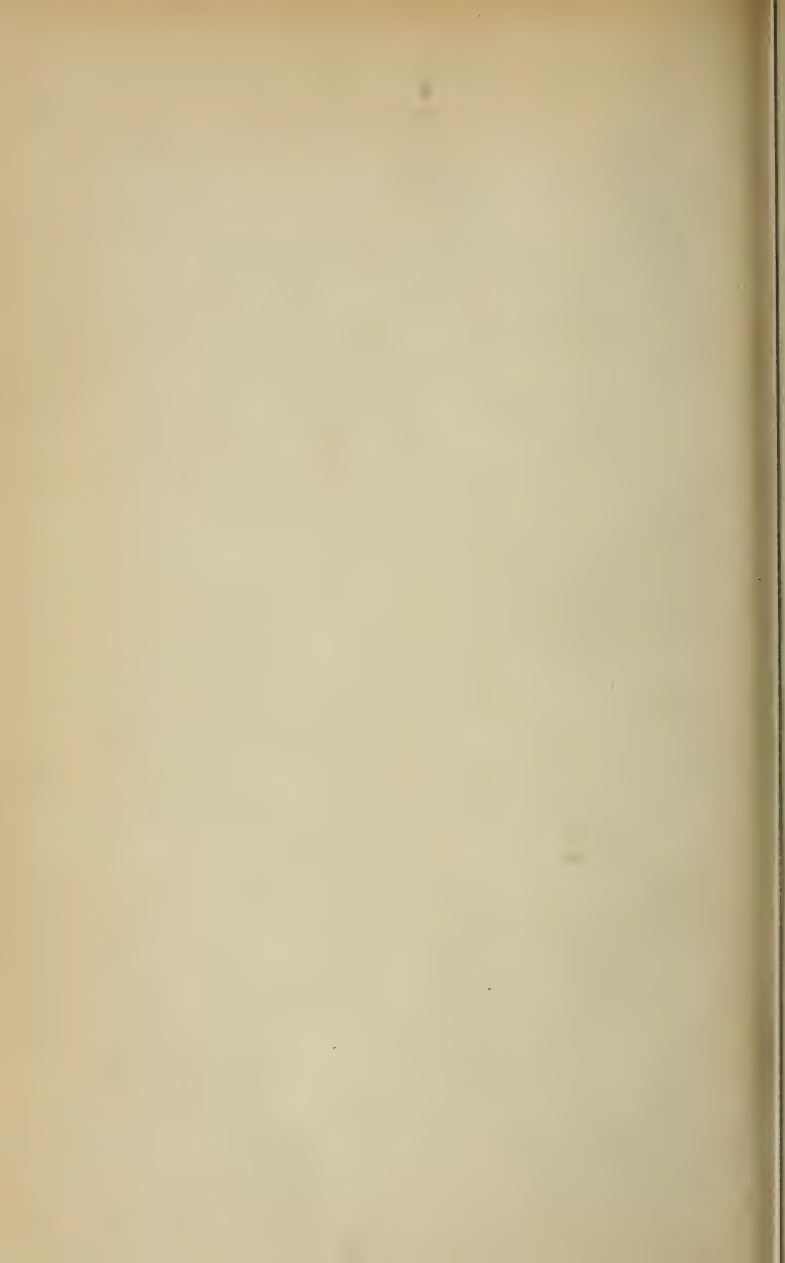
Les poings se tendent, menaçants; les couteaux sortent des poches; de nouveaux soldats accourent, qui veulent cracher leur dégoût à la tace du misérable; les gardiens vont être débordés...

Mais alors, dans un piétinement de cavalcade, un chant monte, monte, porté

par des voix joyeuses. Sur leurs petits chevaux nerveux qui caracolent, des hussards défilent, la lance haute, un refrain de gloire et d'amour aux lèvres. Les coloniaux applaudissent. Ah! ils sont vraiment splendides, les hussards, tout clairs dans le crépuscule qui tombe. A leurs selles pendent des sabres aux dragonnes allemandes, des casques de uhlands. Ils arrivent de la bataille, où quelques-uns des leurs sont restés. Mais une griserie héroïque les soulève; leurs chevaux excités bondissent et se cabrent. Et le chant continue, pimpant, ailé, radieux. Les figures franches s'épanouissent dans la chevauchée magnifique.

Passez, hussards « bleu ciel », avec vos trophées de victoire! A vous admirer nous avons oublié le fourgon sinistre, qui s'est dérobé dans les ténèbres naissantes. Passez comme une vision merveilleuse, que nous

ne reverrons peut-être jamais, sur vos chevaux légers dont les sabots étincellent !
Votre chant de jeunesse et d'amour nous est entré, ce soir, dans l'âme... et nos vieilles rancœurs sont parties.



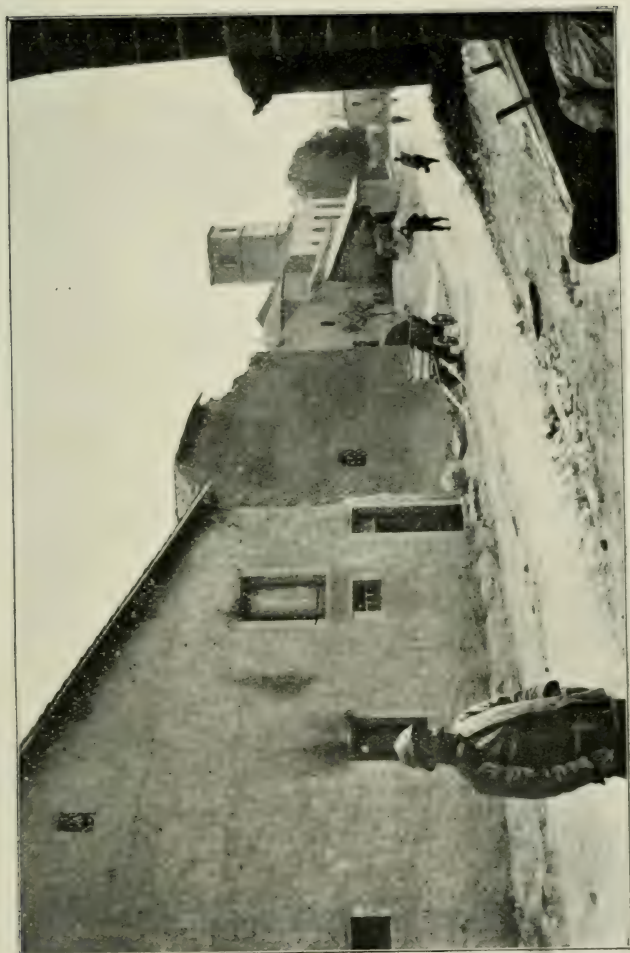
Armistice

15 août 1914.

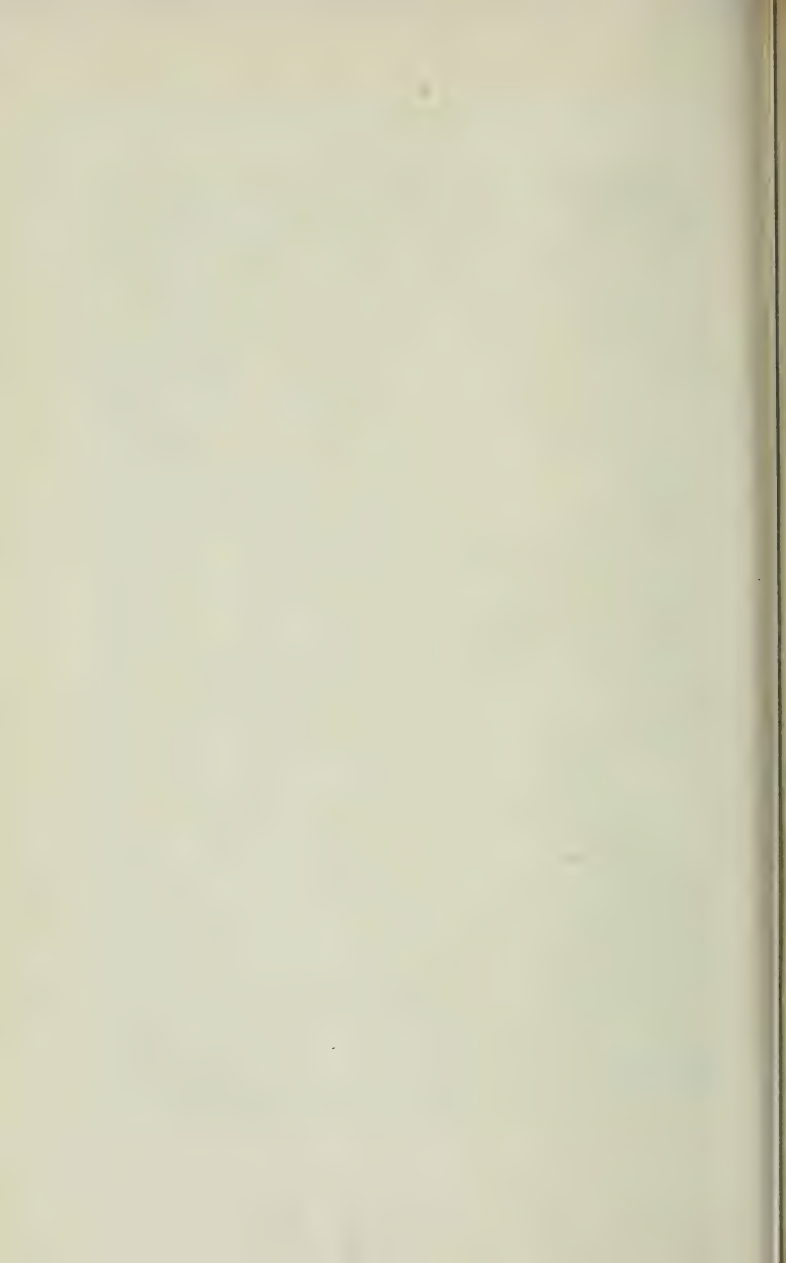
DÉCIDÉMENT la bataille est engagée au delà de Bezange, et l'*On* ne veut toujours pas de nous. A quelle tâche est-elle destinée, la Coloniale? Le temps est grisaille, il tombe une pluie maussade qui donne de mauvais frissons. Et incessamment les convois de munitions cheminent, avec leurs attelages crottés, aux encolures lasses. Des ornières gluantes se creusent au long de la route. Nos capotes s'enduisent d'une croûte fangeuse. Voilà huit jours que nous avons quitté Paris, huit jours! Et

pourquoi? Pour patauger, sans voir l'ennemi, dans cette boue infecte. Avec nos visages mal rasés, nous avons des airs de brigands lugubres; et l'impatience fait luire méchamment les regards...

Les automobiles de la Croix-Rouge circulent, plus nombreuses, et nous éclaboussent. Mais voici un officier de l'état-major. Il a arrêté son cheval pour consulter la carte. Des camarades aussitôt l'entourent, les confidences volent... « Nos lignards viennent d'enlever plusieurs lignes de retranchements ennemis : ils ont trouvé des morts debout, des morts coiffés du casque à pointe, si tassés les uns contre les autres que la Camarde n'avait pu les abattre de son ouragan de fer. Un parlementaire allemand s'est présenté tout à l'heure à nos avant-postes, sollicitant au nom de son état-major un armistice de quarante-huit heures pour enterrer les morts... »



HOUVILLE — APRÈS LA TOURMENTE



Et, en effet, le canon vient de taire sa voix rude. Nous nous regardons avec du délire. L'ordre est venu de se mettre en marche. Nous ne sentons plus la pluie maussade. C'est comme si l'aile de la Victoire emplissait tout le ciel de France d'une clarté surnaturelle. 15 août : la fête de l'Empereur ! Est-ce que le vent qui gronde ce soir sur nos ravins rouges ne va pas souffler jusqu'aux Invalides pour y faire glorieusement claquer des drapeaux ? Nos âmes, soudain vibrantes, se souviennent... Et dans le pas cadencé des bataillons qui s'ébranlent retentit, comme un accompagnement sublime, le pas rythmique des vieux grenadiers.

Ah ! elles se précisent, les nouvelles ! L'Allemagne vaincue recule. On nous a demandé quarante-huit heures d'armistice, nous n'avons accordé que cinq heures. Et nous avançons ; car au lieu d'enfouir ses

morts, l'ennemi opère sa retraite, abandonnant cadavres et mourants. Nous ne voulons pas perdre le contact. Prudemment nos troupes s'égaillent dans le silence tragique et talonnent la horde. La nuit lourde écrase toutes choses. Mais nous serons demain là-bas, derrière ce noir, par delà ces collines...

Là-bas, il y a l'Alsace-Lorraine, transfigurée, qui appelle...

VI

Attente

16 août 1914.

NOUS sommes toujours renvoyés de brigade en brigade. Qu'est-ce que cela signifie?... Et les trombes de pluie se succèdent. Nous piétinons dans des fondrières. Les vêtements souillés sont affreusement lourds. Ce soir, vers Arracourt, nous bivouaquons dans un champ qui, petit à petit, se transforme en marécage. Les hommes, pour retrouver un peu de chaleur, ont allumé des gerbes de paille... Et des flammes hautes, crépitantes, s'élèvent démesurément dans la nuit tombée.

17 août 1914.

A Bezange-la-Grande, on nous affirme que nous nous battons demain. Le 146^e de ligne a déjà franchi la frontière et bivouaque vers Château-Salins. Le canon gronde terriblement sur notre droite, dans la direction de Réchicourt. Sans doute, en un suprême effort, les Allemands vont-ils tenter d'arrêter notre offensive victorieuse.

Nous faisons, le sourire aux lèvres, nos préparatifs de départ.

18 août 1914.

C'est décidé. Nous quittons demain matin nos cantonnements de Bezange pour former le pivot d'un vaste mouvement stratégique. L'ennemi recule si vite que nos éclaireurs viennent de perdre le contact. Mais nous les aurons bientôt, ces Prussiens maudits!

Fichu pays que ce village de Bezange :
des paysans mauvais et sournois qui nous
exploitent sans pudeur. Ah! nous sommes
heureux de partir! On va nous voir à
l'œuvre, enfin!



VII

En Terre annexée

19 août 1914.

LA pluie a cessé de tomber. Dès le petit jour, les compagnies du 1^{er} bataillon traversent allégrement Bezange. Elles montent d'abord un chemin encaissé, qui court vers le nord-ouest. Ces quatre kilomètres sous bois, dans la fraîcheur matinale, sont joyeusement parcourus, quoique la montée soit rude. Voici la grand'route de Nancy à Dieuze. Les troupes obliquent maintenant vers l'est. Devant elles, c'est la frontière. Tous les yeux scrutent l'horizon : c'est à qui apercevra le

premier cette ligne de démarcation factice, ce fossé arbitraire creusé par la Force entre deux races ennemies. Mais la route, merveilleusement belle, s'allonge sans barrière vers les lointains de la Lorraine annexée. D'elles-mêmes les compagnies se sont mises au pas cadencé pour franchir le seuil attendu... Le poteau ! le poteau frontière ! Un cri d'allégresse folle jaillit des premiers rangs, et toutes les poitrines haletent. Les képis se soulèvent, et l'hymne de Sambre-et-Meuse rugit sur cette foule en armes, qu'anime le souffle des fiers ancêtres. *Sambre-et-Meuse !* La marche au Rhin sous les plis du drapeau de France ! D'un coup, le rêve et la réalité se confondent, et les mains crispées aux crosses des fusils semblent étreindre farouchement, dans ce matin limpide, l'image radieuse de la Revanche.

Il s'embourbe, le poteau d'Allemagne :

sa menace s'est effondrée dans l'ornière. Et les compagnies se succèdent devant son inutile défi, comme entraînées par l'irrésistible vent des conquêtes. Et l'hymne, l'hymne enfiévré des soldats, s'accroche aux sapins sauvages, vole là-bas par-dessus les toits rouges de Chambrey, de Burthecourt et de Vic, s'emplit de toutes les haleines, de toutes les rumeurs, et monte — vertigineux et triomphal — en plein ciel de gloire, dans un grand coup d'aile éperdu...

Après une halte très courte à la ferme du Méridien, où deux ou trois campagnards étrangement suspects nous dévisagent, la marche est reprise vers le nord-est. Des avoines frissonnent sous les coulées de lumière ; çà et là des houblons dressent leur mur verdoyant et impénétrable. A droite, une traînée d'argent, la Seille, coupe les prairies désertes. Des vallonne-

ments forestiers surplombent à gauche la grand'route, où les compagnies cheminent sans laisser de traînards. Des maisons apparaissent, coquettes dans leurs jardinets fleuris; maintenant elles se pressent, très nombreuses. Une rue se dessine, avec des êtres humains devant les portes. L'écho des applaudissements nous arrive...

Nous traversons Château-Salins sous des acclamations françaises. Fleurs et boîtes de cigares sont jetées aux soldats. Tous les fusils se fleurissent, et les petits enfants de Lorraine font cortège à la Coloniale, avec des drapeaux tricolores et des refrains de *Marseillaise*. Ah ! pouvoir s'arrêter un instant, étreindre ces mains fraternelles, embrasser les tout petits qui ne peuvent plus suivre et qui nous appellent !... Mais les dernières maisons s'enfuient, et il ne nous reste plus de Château-Salins que la vision très belle d'une autre France retrouvée.

Nous avons fait halte dans la vallée, à la bifurcation des routes qui vont, l'une vers Morhange, l'autre vers Delme. Nous devons prendre position entre ces deux villages, tout au nord des bois de Vanne-court. A Delme et à Morhange, les Allemands ont sans doute préparé une résistance farouche. S'ils sont culbutés, nous pénétrons au cœur de la Lorraine annexée. Les 15^e et 16^e corps sont à notre droite. Nous allons rejoindre le 146^e de ligne du côté de Chicourt, et nous attendrons, en réserve du 20^e Corps, l'heure de pénétrer dans la fournaise.

C'est par la route de Delme que s'ébranle notre colonne. Deux escadrons de chasseurs nous dépassent. Loin, sur la gauche, nous apercevons des dragons, à demi cachés par un repli de terrain et des moissons hautes. Nous gagnons Laneuveville-en-Saulnois par une route bordée de

tranchées sinueuses. Les Bava­rois ont relié tous les arbres avec des fils de fer. Quelques casques, abandonnés dans un champ, sont la seule trace du passage de l'ennemi. Nul paysan ne se hasarde plus dans la campagne, sur laquelle plane maintenant un silence tragique ; c'est seulement au seuil des demeures que des visages humains apparaissent, un peu étonnés, mais souriants.

Soudain, arrêt brusque : un crépitement de fusillade sur la droite, que couvre par instants l'aboiement rauque des 75. Une arrière-garde bavaroise tiraille sous le couvert des bois sombres. Et dans le ciel magnifiquement bleu un taube nous survole à grande hauteur, puis vire sous les shrapnells qui l'accueillent et s'éloigne vers l'est à tire-d'aile.

Nous continuons notre marche dans le crépuscule qui tombe. Par les bois de Fonteny nous remontons vers le nord.

Un régiment d'artillerie nous précède. Les pieds las butent aux pierres. Mais qu'importe ! Nous allons de l'avant : à la guerre, la fatigue est seulement la compagne des vaincus.

C'est au village d'Oron que nous allons prendre quelques heures de repos nocturne. Les autres compagnies iront un peu plus loin s'établir à Chicourt, face à la cote 327. Oron est encombré de troupes et de caissons. Une vaste ferme, hermétiquement close, monte à l'orée du village une garde sournoise ; ses habitants, au dire du maire, ont fui à notre approche. Dans la salle d'école nous installons le poste de police, où deux Bavares prisonniers attendent l'interrogatoire. Et, une fois les hommes étendus dans les granges, nous partons en quête d'un gîte, qui nous abritera jusqu'à l'aube.

Confidences

UN vieux paysan fume sa pipe de porcelaine au coin de l'âtre, dans une maison propre, au toit de tuiles roses.

— Foui, Mòssieu l'Oviezier, fous serez très pien. Nous fous apantonons le blus peau champre. Nous sommes pien gontents, pien gontents te fous afoir.

— Oh! vous me comblez; une paillasse dans un coin suffirait. Je n'ai que quatre heures à dormir.

— Guatre heures! Abrès une gourse bareille, et tant de boussière!

— On dit que les Allemands sont proches. Croyez-vous qu'ils battent en retraite?

— Oh! ils ne sont pas loin, c'est sûr. Les uhlands sont partis au qualop deux heures avant votre arrivée.

— Ils fuyaient donc?

— Ça ne va pas. Ils allaient bréfermer les autres.

— Quels autres?

— Les deux généraux qui étaient ce matin au pillage.

— Deux généraux, ici, ce matin?

— Oui. Deux grands chefs, très bons, qui ont fait comme ça que vous gouteriez ce soir sans Oron, mais pas pour longtemps.

— Vous êtes certain que deux généraux allemands étaient aujourd'hui même dans ce pays?

— Remontez au Herr Pastor. Il les a fait gommer moi.

— Et le maire?

— Oh! c'en est un qui tira rien.

— Diable! Il y avait beaucoup de troupes alors?

— Bresque bersonne au fillage, mais peaucoup, peaucoup de soltats tans les pois.

— Par où sont-ils partis?

— Tu gôté de Fillers. Mais fous les pattrez, n'est-ce bas?

— Oui, soyez tranquille, nous les battons. Je sors quelques minutes pour aller prendre les ordres du commandant. Je rentrerai tout à l'heure. Nous les battons, soyez tranquille!...

.
Dehors, un ciel criblé d'étoiles. J'essuie mon front moite. Voici le poste de garde. La lanterne fumeuse éclaire mal cinq ou six blessés qui gémissent, étendus sur la paille fraîche. Assis devant une table boiteuse, le capitaine D*** consulte la carte.

— Mon capitaine, avez-vous interrogé

le maire? Deux généraux ennemis étaient ce matin encore dans le village, et leurs troupes bivouaquent dans les environs.

— Le maire a déclaré qu'aucun officier allemand n'avait paru ici depuis deux jours. J'ai donné l'ordre de l'arrêter, car ses déclarations m'ont paru suspectes...

Un cliquetis de baïonnettes, des souliers ferrés heurtant les dalles du couloir : le sergent de garde entre dans la salle :

— Le gibier a disparu, mon capitaine!

— Disparu?

— Alors j'ai arrêté la femme et la servante.

— N. de D...! disparu!... Bonsoir, F*** : ouvrez l'œil. Une chaude journée se prépare. Si vous vous couchez, gardez le revolver au poing.

.

Je me suis promené dans deux ou trois ruelles désertes : les maisons silencieuses

n'avaient pas l'air hostile. J'ai vérifié l'emplacement des sentinelles. Harassé, je me suis enfin étendu sur la terre nue, à l'angle d'un portail entr'ouvert. Et, comme dans les prairies de France, la plainte monotone des crapauds célébrait la nuit lumineuse, qu'emplissaient des chutes d'étoiles.



IX

En Patrouille

20 août 1914.

A Chicourt, les premières lueurs de l'aube sont proches. Un calme absolu règne dans la vallée et sur les pentes des collines où des forêts sommeillent.

— Lieutenant B***, ce calme-là ne me dit rien qui vaille. Prenez votre section, et fouillez-moi les bois de la cote 327, trop propices à une embuscade. Évitez de vous engager. Nous vous attendons pour savoir si l'ennemi est en force.

Et, inquiet, le colonel prête l'oreille... Pas un souffle n'a troué le silence. Un à un, les hommes se sont levés ; ils se groupent

au bord de la route. L'officier les compte. Et, sur un signe, la section, qui fait face au nord, s'enfonce sous le couvert des taillis.

Oh! cette marche, à demi étouffée, par les sentiers où craquent des brindilles! On échange vite un mot à voix basse, puis l'on s'égaille, et le cœur fait toc-toc, toc-toc, de plus en plus fort dans la poitrine; on avance en zigzaguant parmi les hêtres aux troncs magnifiques... Une aile bat soudain dans les feuillages... : on s'arrête, les yeux scrutant l'obscurité redoutable, et l'on repart; et le fourreau des baïonnettes sonne à chaque faux pas. On se glisse au creux des buissons suspects; des branches touettent les visages; mais une flamme renaît sous les paupières, tout à l'heure encore boursoufflées de sommeil. C'est la chasse qui commence, la chasse aux Teutons maudits.

L'ascension continue sous la hêtraie

silencieuse. Le jour se lève, car là-bas des demi-clartés baignent l'herbe rase d'une clairière. Les escouades convergent vers cette tache lumineuse. Les arbres semblent desserrer leur étreinte. Quelques fûts géants bordent l'échancrure; il y a dans les cimes un grand trou plein de ciel.

Sur un signe du lieutenant, les hommes se sont rapprochés sans bruit : genou en terre, ils écoutent... Le silence profond n'est troublé que par quelques battements d'ailes.

En route ! et l'on s'avance prudemment dans la trouée claire...

— Halte !

— *Halt!*

Deux cris gutturaux, le bruit sec des fusils qu'on arme.

Très crâne, le lieutenant B*** s'avance vers l'ennemi casqué qui le salue du sabre :

— Capitaine, vous êtes mon prisonnier. J'ai derrière moi mon régiment !

Le Bavarois s'incline et réplique :

— C'est vous mon prisonnier, lieutenant! J'ai derrière moi un corps d'armée! Mais vous pouvez rejoindre vos camarades : nous nous retrouverons dans une heure!

L'extrémité de la clairière fourmille de casques à pointe. Sur un coup de sifflet, les Bavarois font demi-tour, et une dernière fois leur officier salue du sabre... Faut-il bondir? L'ennemi est dix fois supérieur en nombre...

— Demi-tour, droite! En avant, marche!

Les marsouins dégringolent la pente. Soucieux, le lieutenant B*** surveille l'arrière; mais l'ennemi a disparu et n'inquiète pas la descente.

On presse le pas pour prévenir les autres... Voici, dans une éclaircie, le clocher de Chicourt. En avant! En avant!... Le jour ruisselle maintenant sur les toits

roses du village. Il n'y a pas un nuage dans l'azur.

Formidable, un fracas d'explosion déchire l'air, émiettant le silence.

Ce sont nos 75 qui veillent.

La bataille de Morhange est déchaînée.



La Bataille

LES hommes préparaient le café, quand un crépitement de fusillade éclate. Les balles ricochent sur les murs des faces nord et nord-est de Chicourt. Aux armes ! Les gamelles renversées en hâte, les compagnies se rassemblent, et les postes d'issues font feu vers la forêt impénétrable. Dznn ! dznn ! dznn ! Le lieutenant B*** a eu à peine le temps de rentrer que la musique commence, cette musique éner-vante de la petite chose mauvaise qui file, siffle, claque, ricoche et bourdonne, suivie de centaines de petites choses sournoises,



RÉGION CHATEAU-SALINS—MORHANGE, d'après la carte du :



Le géométrique prussien (100.000^e agrandi au 80.000^e).

invisibles comme elle, et comme elle messagères de mort. Et dominant le roulement ininterrompu des salves, le fracas de l'artillerie française : une explosion infernale où vibre l'acier des 75, le sifflement strident de l'obus décrivant sa trajectoire, et au loin un déchirement effroyable : l'éclatement du projectile... Dzn ! dzn ! Les balles allemandes pleuvent dru comme grêle dans le village que domine l'adversaire. L'artillerie bavaroise peut entrer en action d'une minute à l'autre. Tenir dans cette cuvette est folie. L'ordre est donné de se replier sur Oron et de s'établir en avant de la cote 270, les compagnies de droite dominant Château-Bréhain.

En colonne par quatre, les coloniaux évacuent Chicourt. L'arme à la bretelle, fronts hauts, ils regagnent sans hâte la route empierrée, puis obliquent à gauche

vers la cote 260 et s'établissent dans les avoines mûres. Le train régimentaire, qui suivait la colonne, s'engage dans Oron par le sud. Mais une fumée intense barre l'issue nord du village : l'ennemi déborde par là; nos obus viennent d'incendier la grande ferme silencieuse qui bordait cette issue et qui servait de repaire à plusieurs sections ennemies. Sur un fourgon les hommes hissent, en passant, l'un des prisonniers de la veille; l'autre Bavarois, trop grièvement blessé, reste dans la salle d'école. Il faut diriger en hâte les caissons et les chariots par un chemin de terre qui file vers le sud-ouest et grimpe jusqu'à Fonteny. Une à une les voitures s'engagent sur la piste bourbeuse. Des marsouins renforcent les attelages fourbus.

— Tout le monde en capote! Je ne veux pas voir de vareuses : en capote, c'est le règlement!

Du haut de son cheval, un lieutenant comptable interpelle les hommes en sueur qui poussent aux roues des caissons. Et au même instant un sifflement bizarre déchire l'air, et les premiers shrapnells allemands éclatent à cinquante mètres, sur la gauche du convoi.

— C'est-y du règlement, c'te danse-là? ricane un troupier empêtré dans la tange...

Et cahin-caha la file des chariots s'éloigne, conducteurs en vareuse, lieutenant comptable en tête, dans la direction de Fonteny.

A droite, la bataille gronde. Les décharges de mousqueterie se succèdent, ininterrompues; les 77 ennemis crachent partout la mitraille. Au-dessus des combattants, c'est un va-et-vient d'obus infernal, des miaulements, des sifflements rauques, un bourdonnement de ferraille, des explosions terribles, des fumées noires qui surgissent de terre, des panaches

blancs qui fouettent le ciel. Rapidement les coloniaux se sont creusé des abris de fortune et, dans la masse gris-vert qui s'avance par les champs hérissés de moissons mûres, ils tirent, ils tirent sans cesse; et là-bas des taches grises s'immobilisent sur le sol, mais d'autres masses renforcent la ligne, et le flux grossit de minute en minute à l'assaut de nos positions. Les oreilles bourdonnent, on ne s'entend plus, on ne se voit plus. Dans le mur de chair qui avance toujours, nos batteries taillent de larges brèches... Mais le flux monte, monte... Il va falloir céder du terrain, abandonner les abords immédiats d'Oron. Le mouvement s'exécute avec une précision mathématique. Sous les rafales incessantes, les coloniaux s'établissent à cinq cents mètres en arrière, s'accrochent au sol, décidés à tenir coûte que coûte, et leur fusillade brise l'élan des colonnes

ennemies. Mais dans le mouvement de repli le colonel a été grièvement atteint : il gît à cent mètres à peine des tirailleurs bavares. Un de nos clairons essaie de lui porter secours. Mais le blessé souffre trop pour faire un mouvement, et le soldat ne peut que bander la plaie béante de son chef pour arrêter l'hémorragie mortelle. Déjà les casques à pointe se rapprochent. Le colonel serre une dernière fois la main du brave, qui réussit à rejoindre nos lignes, sain et sauf dans sa capote criblée de balles.

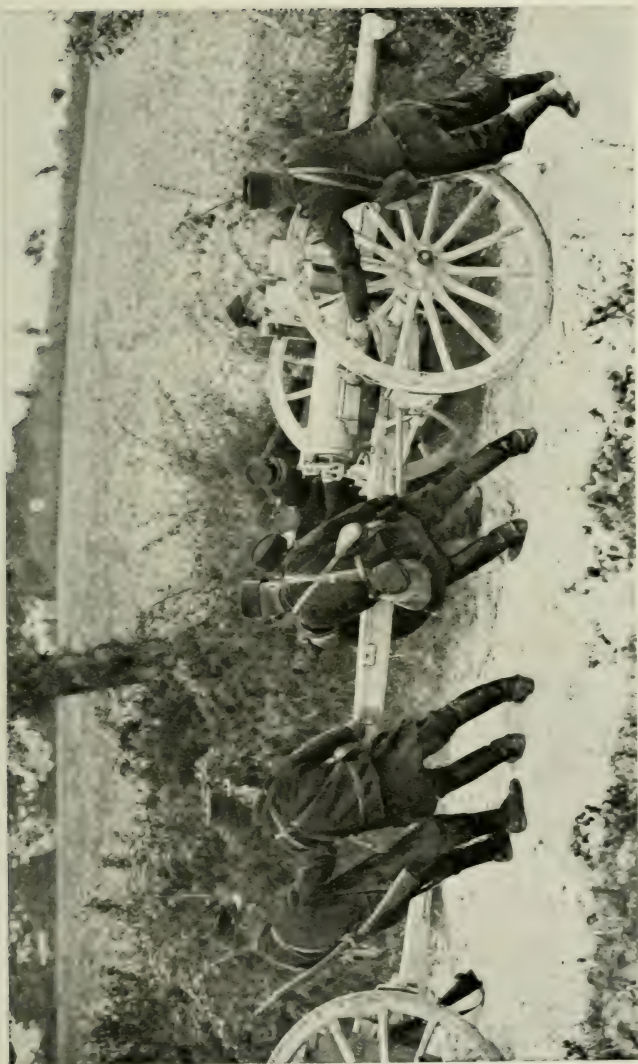
— Ah ! pouvoir charger cette canaille !
Mon sabre ne me servira-t-il de rien ?

Le maréchal des logis Hanrion serre nerveusement les rênes de sa monture qui caracolait ; cuirassier détaché, comme agent de liaison, à la Coloniale, il rêvait de charges épiques au travers des hordes barbares. Et il pleure tout haut cette fin d'un beau

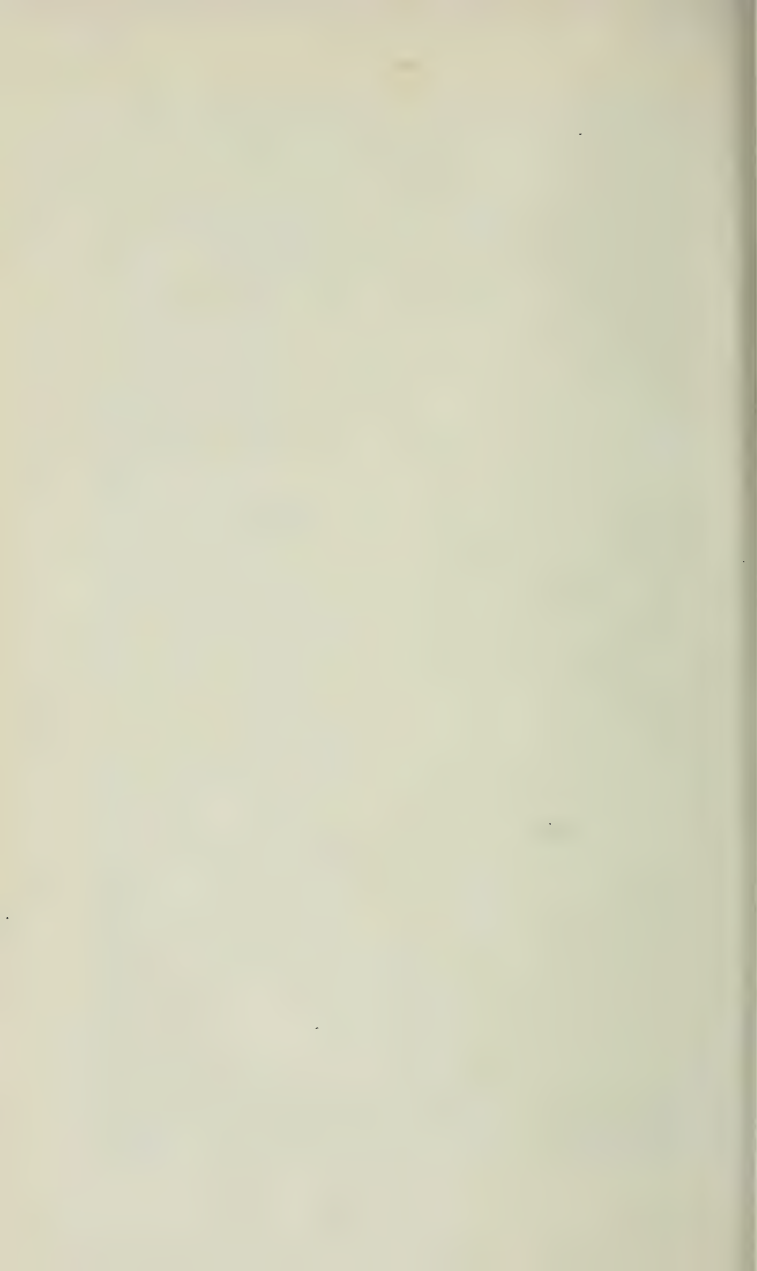
rêve, derrière l'échelonnement des fantasmes immobiles.

Mais des grondements plus sinistres ébranlent l'air : c'est comme si une masse prodigieuse de fonte en fusion était violemment projetée d'une hauteur fantastique. Et soudain quatre explosions effroyables secouent la terre, dont elles semblent déchirer les profondeurs, et quatre nuages énormes, d'un noir d'encre, s'élèvent sur nos lignes dans un giclement de pierrailles, de métal et de chairs broyées... Ne pouvant faire fléchir la digue humaine à coups de 77, de mitrailleuses et de mausers, les barbares ont fait appel à l'artillerie lourde; et les obusiers allemands, cachés derrière l'horizon en flammes, tonnent avec fureur, inondant ce val d'enfer de milliers de kilos de fonte, défonçant le terrain où se creusent des cratères géants, et fauchant

les arbres séculaires qui voltigent comme brins de paille au vent de feu de la tourmente. — « Tenir ! Il faut tenir trois heures ! — On tiendra ! » — Et farouches, noirs de poudre, les coloniaux tirent sans cesse sur la ligne mouvante des Bavarois casqués qui avancent, reculent, tombent, se relèvent, fléchissent, repartent, retombent, reculent..., et du sang coule à pleins sillons sous les avoines effondrées. Une odeur âcre vous serre à la gorge. Debout, la lorgnette en main, très calme, le commandant Gibault observe les formations ennemies et rectifie le tir des sections. Il disparaît dans le nuage noir d'une explosion formidable. Le capitaine Salaün se lève : deux balles le renversent. Son ordonnance le transporte, à demi évanoui, vers une meule protectrice ; une troisième balle atteint le blessé au cœur. Les explosions se multiplient, le sol est tout



MISE EN BATTERIE D'UN « 75 »



labouré de mitraille. Là-bas, dans un groupe de cavaliers, un obus explose : les montures s'abattent. Hanrion, le brave Hanrion, croule dans une flaque rouge, le corps coupé en deux, sur l'encolure du cheval éventré. Le capitaine Droin est tombé, évanoui, et de son épaule brisée le sang ruisselle. On se bat dans une brume noire, sillonnée de flammes. Le capitaine Battesti tombe, puis c'est le tour du sous-lieutenant Gesbert. Blessé le capitaine Soockeel, blessés les lieutenants Bertrand, César, Lenglet, Brunet.

— Couchez-vous, mon capitaine ! Vous allez vous faire tuer. Votre sang coule, voyez !

Et le capitaine Détanger, qui ne regarde même pas sa main d'où vient de sauter une phalange, répond très doucement au sergent qui s'inquiète :

— Il faut bien que je voie l'adversaire

pour vous sauver tous. Restez calme, mon ami !

Le général Wirbel est blessé, son cheval tué sous lui. Le hussard Choron, éclaireur de la Coloniale, lui offre tranquillement sa monture, sous les obus qui font rage. Et l'on tient depuis quatre heures, malgré les « marmites » terrifiantes et les morts qui s'effondrent ; et il y a partout des blessés qui saignent sans proférer une plainte.

Les blessés ! On transporte comme on peut les plus grièvement atteints à l'abri des meules ou dans les taillis du bois de Vannecourt. Le D^r Fulconis et le médecin auxiliaire Guéguen, admirables de sang-froid, pansent les atroces déchirures et prodiguent les paroles d'encouragement. Et les yeux des moribonds, agrandis par la fièvre, fixent encore la bataille, jetant aux barbares une malédiction.

Ah ! tenir ! — Oui, oui ! on tiendra ! Et les mitrailleuses crépitent, et dans l'assourdissant vacarme on n'entend plus les râles. Les coloniaux ont promis de rester là trois heures, et voilà maintenant six heures qu'ils se font hacher pour la gloire ! Le 20^e Corps peut être fier d'eux. Mais les vagues d'assaut, innombrables, montent, montent... Il faut céder du terrain encore pour éviter l'encerclement. — Sauvons les mitrailleuses ! — Dans le champ où elles furent mises en batterie, les obus explosent de toutes parts. Les marsouins rampent, démontent les pièces..., des corps broyés coule un ruisseau rouge..., mais d'autres volontaires arrivent..., des ricochets sonnent sur les pierres, de nouveaux corps s'effondrent, l'ennemi hurle d'allégresse. Ah ! les mitrailleuses ! Elles sont brisées, tordues, en miettes... Une seule pièce intacte passe de main en main, échappe

au désastre... et les derniers marsouins valides enterrent dans le champ sinistre les débris informes, puis en rampant rejoignent la compagnie voisine et recommencent le coup de feu.

— Éveillard, ralliez avec votre section le village de Fonteny et accompagnez jusqu'à la bifurcation de Château-Salins le convoi qu'on me signale en détresse là-haut!

Le commandant Porte jette cet ordre en hâte, avant de gagner l'aile droite, particulièrement menacée. Son cheval, atteint de dix-sept éclats d'obus, est tenu en main par une ordonnance, qui va tâcher de retrouver la grand'route, vers Vaxy.

Pour atteindre Fonteny, à l'aile gauche, il faut traverser un fond de vallée que labourent les projectiles. La section Éveillard se défile au pas gymnastique et franchit la zone dangereuse sans perdre

un homme. Deux cents mètres avant d'atteindre l'issue est du village, elle rencontre deux caissons aux essieux rompus et trois chariots embourbés. Les coloniaux vident les caissons et entassent les paquets de cartouches dans leurs musettes et leurs havresacs. Puis ils s'attellent aux chariots et, vingt minutes après, rejoignent le convoi sur la place du village.

Des artilleurs s'en viennent, tête baissée, sur leurs chevaux épuisés. Un sous-officier les guide.

— D'où venez-vous, maréchal des logis ?

— Mon lieutenant, la batterie est prise. Nous battons en retraite !

L'homme a dit cela d'une voix sourde, cassée ; ses yeux se gonflent de larmes, et il continue sa route sans détourner la tête, abîmé dans une douleur morne.

Et les blessés affluent par groupes, se

soutenant les uns les autres, couverts de boue, couverts de sang, têtes livides qu'enserrent des bandages, bras en écharpe, moignons sans mains. Et les civières se succèdent, où semblent dormir des faces de cire. Il y a un petit sous-lieutenant du 146^e de ligne, qui a un trou énorme dans la cuisse gauche et du sang figé plein la nuque. Ses traits se convulsent ; mais, devant l'ambulance, il refuse des soins tant que ses soldats n'auront pas été pansés avant lui. Qui saura jamais tous les héroïsmes de cette vaillante jeunesse française ! Gloire à ces humbles qui devaient — hélas ! — tomber bientôt dans les griffes allemandes !

Des paysans accourent affolés. « Les Prussiens ! les Prussiens approchent ! » Leurs shrapnells éclatent maintenant à l'entrée nord du village, des tirailleurs gris-vert s'infiltrèrent dans les enclos. Le convoi

reformé s'ébranle à grand'peine sur la route de Château-Salins. La côte est rude, et les attelages fourbus s'arrêtent. On s'attelle de nouveau aux fourgons trop lourds. Il fait une chaleur torride, des essaims de mouches assaillent les visages ; les bidons sont vides : plus une goutte d'eau pour étancher la soif ardente. N'importe ! Après un effort suprême, la route va s'allonger, très droite. C'est le salut dès que nous aurons atteint le tournant...

Au prix de fatigues inouïes, la dernière voiture a franchi la crête. Tandis que le convoi s'échelonne en bon ordre, le lieutenant Éveillard braque ses jumelles dans la direction de Viviers. D'étranges moutonnements inclinent les avoines : des fantassins se dissimulent là-bas et nous épient. En route ! en route !... A ce moment, une de nos batteries qui accourt à toute allure par les terres labourées s'ins-

talle au bord du chemin et se met à rugir. Une gerbe de flammes jaillit sur les groupements ennemis, et des fumées d'incendie montent des premières maisons de Viviers. Les coloniaux se hâtent sous l'implacable soleil. Derrière eux, le tonnerre assourdissant se réveille. Mais des lueurs subites s'allument dans la direction de Delme, et les obus allemands pleuvent à leur tour sur la batterie française. En route! en route! L'ennemi semble chercher à nous gagner de vitesse vers Oriocourt, car à chaque instant de nouveaux éclairs décèlent ses batteries en arrière de notre flanc gauche, et ses obus grincent et sifflent par-dessus nos têtes. Mais le duel infernal prend fin : la batterie française se tait, anéantie par la mitraille...

La section coloniale s'engage dans Laneuveville-en-Saulnois, village à présent désert, dont tous les volets sont clos. A

peine le convoi a-t-il dépassé l'église que les obus ennemis explosent subitement de tous côtés, arrachant les toitures, crevant les murailles. Les mulets d'une section de mitrailleurs du ...^e de ligne étaient abrités dans une ferme. Pris de panique, les conducteurs enfourchent les bêtes, qu'ils fouaillent en hurlant d'épouvante. Ils se lancent au milieu du convoi qu'ils bousculent. Les chariots s'enchevêtrent. Tout de suite le désarroi est à son comble. Mais un caporal, que vient soutenir le lieutenant Éveillard, s'est jeté devant les conducteurs affolés.

— Halte! En ordre, tous! S'il faut crever, crevons proprement! Nous sommes des soldats!

Honteux, les fuyards s'arrêtent, s'alignent; et dans le vacarme du bombardement sauvage le convoi repart en ordre parfait... Une femme apparaît sur un seuil,

ses dents claquent de frayeur; elle serre éperdument un bébé frêle dans ses bras qui tremblent :

— Monsieur l'officier, sauvez-nous! De grâce, restez!

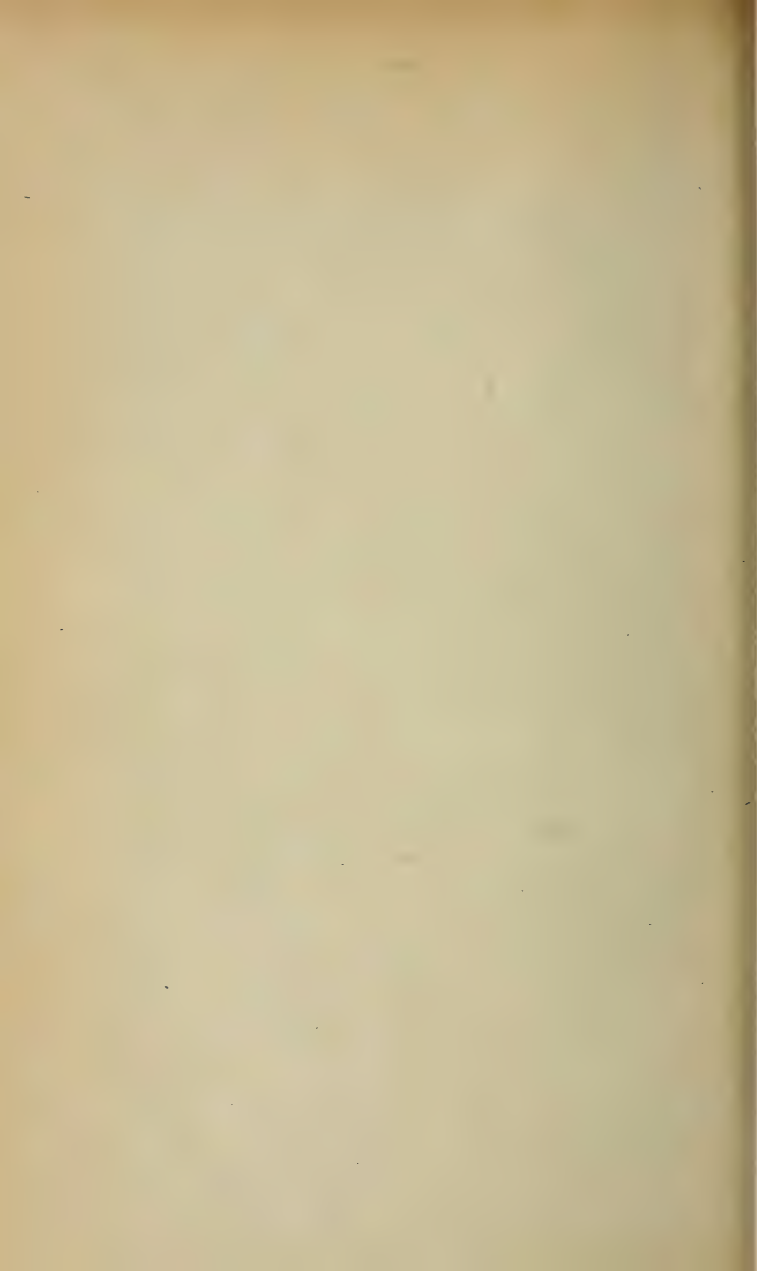
— Je vous emmène, mais je crains que nous ne sortions pas vivants de cette fournaise!

La femme avance, ses genoux fléchissent... Une explosion terrible ébranle la ruelle... et soudain il n'y a plus de femme, plus d'enfant..., rien que des murailles béantes et souillées de rouge...

Ils sont sortis de cet enfer, les coloniaux. Maintenant ils se dirigent vers la bifurcation de Château-Salins, où ils vont rencontrer les débris héroïques des compagnies décimées. Sous le soleil torride la route a des cruautés de calvaire. Au-dessus des vallées, parmi les forêts frissonnantes, roule la clameur tragique des canons prus-

siens... Ils s'en vont tête basse, la rage au cœur, les coloniaux. Ils croisent un état-major : les officiers ont mis pied à terre et s'entretiennent tristement. En arrière, des dragons immobiles s'appuient sur leurs lances. Mais, au bord de la route, de sa dextre qui tremble, l'évêque de Nancy bénit au passage les glorieux vaincus. Eux, prostrés, cheminent sans rien voir. On leur avait demandé de tenir trois heures : c'est durant neuf heures qu'ils ont tenu. Pourquoi cette injustice du sort : la retraite?... Ah! bon Dieu! il faudra bien pourtant les avoir demain, ces Boches maudits! Et, hargneux, ils se retournent, le poing menaçant, crachant l'ordure aux barbares...

Par-dessus la tête du prélat qui là-bas s'incline, une torche immense rougeoie dans le ciel : Laneuveville-en-Saulnois n'est plus...



La Retraite

DEUX heures d'attente au carrefour des routes de Delme et de Gerbécourt. Devant l'incessant défilé des civières sanglantes, le cœur se serre désespérément. Une à une, les sections rejoignent, sections fantômes dont presque tous les gradés sont tombés... Et le soleil là-haut va sombrer dans une gloire rouge... Des caissons d'artillerie, seulement attelés de deux chevaux, regagnent Château-Salins dans un bruit de ferraille. Quelques

canons suivent... Puis ce sont des chariots lorrains avec des charges de blessés que tous les heurts torturent. Des médecins vérifient les bandages..., et les chariots défilent, défilent... Pas un cri, rien qu'une rage muette... Et le tonnerre des canons ennemis roule sa menace perpétuelle. Deux escadrons de chasseurs remontent le torrent de la retraite : ils prennent le trot vers la bataille, car des cheveu-légers sont signalés sur l'arrière-garde... Par petits groupes, ce qui reste des unités du 20^e Corps descend en bon ordre... Et la file interminable des fourgons et des caissons reflue vers la France, au pas cahotant des équipages harassés...

Autour du drapeau miraculeusement sauvé, les coloniaux se reforment. Puis ils s'éloignent à leur tour, les débris du régiment devant s'établir — en attendant de nouveaux ordres — au sud-ouest de Châ-

teau-Salins, sur la cote 340. Marche lugubre et très lente au milieu des encombrements de toute sorte. Château-Salins n'est qu'un immense hôpital où flottent des drapeaux barrés de croix rouges. Une consternation lamentable crispe les visages lorrains, hier souriants... Et le grondement des canons se rapproche, toutes les vitres tintent..., la tragédie est déjà sur la ville...

Le régiment s'est massé près d'une ferme assise sur la crête. Par les rangs immobiles des voix sonnent : l'appel. Oh ! le silence subit où tombent les noms vides, évocateurs des disparus ! Il y a des trous dans les escouades, et les survivants ne cachent plus leurs larmes, au souvenir des camarades qui pourriront sous les moissons hautes.

Des cavaliers sont venus s'établir en arrière. Puis des cris de conducteurs, des commandements énergiques, un cliquetis

de gourmettes, des sabots nerveux qui égratignent le sol où tressautent des roulements métalliques : une batterie du 60^e d'artillerie prend position sur la face ouest de la ferme, et les pièces hâtivement dételées dressent soudain leurs silhouettes minces. L'ennemi gagne du terrain sur la gauche afin de nous couper la retraite. Il faut à tout prix l'arrêter : le salut du 20^e Corps en dépend. Qui se dévouera pour cette tâche sublime ? Les canonniers du 60^e se sont offerts ; et l'héroïque batterie va tenir sa promesse et, d'un coup, entrer en pleine gloire...

Mais nous avons dû repartir là-bas, vers la frontière, abandonner sur cette crête tragique la batterie des héros. Nous avons revu la ferme du Méridien, nous avons revu le poteau d'Allemagne écroulé dans l'ornière, nous avons été dépassés par des convois en panique, galopant vers Nancy,



SAINT-NICOLAS-DU-PORT — L'ÉGLISE INVOLÉE

nous avons rejoint la lente théorie des blessés grelottant de fièvre... Sur un chariot, le prisonnier d'Oron, une face de gamin de seize ans, pleurait à chaudes larmes. Devant nous, l'horizon s'embrasait dans un gigantesque incendie : le soleil de Morhange allait mourir. Et loin en arrière, dans Château-Salins évacué où les fifres devaient bientôt glapir, les « grands blessés » se lamentaient sur leurs couches douloureuses, tandis que la batterie sublime crachait la mitraille, arrêtant pour quelques heures l'invasion.

Par la route brûlante où les derniers traînards se hâtaient, un paysan épuisé clopinait vers la France. De son épaule gauche le sang coulait goutte à goutte, et des caillots maculaient sa blouse. Fuyant les geôles allemandes, le capitaine Droin était tranquillement sorti de l'ambulance, vêtu de loques sordides, et, malgré sa

blessure affreuse, il suivait de loin ses frères d'armes...

Il y eut, toute cette nuit-là, des traînées de sang dans les nues.

Heures d'angoisse

23 août 1914.

QUELS mots humains pourraient rendre l'infinie tristesse de ces hommes à bout de souffle et à bout d'espoir? Ils étaient allés, confiants, vers la bataille, en défenseurs sacrés d'une cause sainte : et le droit succombait, la justice immanente était vaine. Comme ces chrétiens, fils prodigues revenus à la maison de Dieu, qui, remuant les cendres du passé, y cherchaient une flamme non éteinte et, désespérés, ne retrouvaient plus que des charbons morts, eux sentaient de minute

en minute, au vent de la fatalité, craquer comme des feuilles sèches leurs suprêmes floraisons d'enthousiasme. Ah! le sombre retour par les routes connues, et les arrêts lamentables aux carrefours de la défaite, qui semblaient hier encore des étapes de victoire! L'armée reculait pesamment, les souliers ferrés traînaient avec des heurts lugubres, et les dos se voûtaient sous le fardeau tragique. On s'était arrêté à Moncel; puis les obus s'étaient mis à tomber sur le village, volatilisant les murs, incendiant les récoltes... On avait repris la route de la retraite. Ah! les lâches! les lâches adversaires qui n'osaient pas croiser le sabre ou épauler une arme, mais qui nous massacraient de loin à coups d'obus énormes et qui, tels des hyènes, n'apparaissaient plus que sur des tas de décombres! Farouches, les vaincus rétrogradaient coude à coude; et le silence

de cette armée était si poignant que les mille bruits de la campagne commençaient à se taire... Ce piétinement cadencé rythmait seul l'angoisse du pays.

Durant combien d'heures cheminèrent-ils, fourbus et inconscients comme des bêtes de somme? Le temps s'était arrêté dans l'espace. Un mystère redoutable planait sur ce reflux humain. Les routes n'avaient plus de frissons : leurs arbres gisaient, cadavres abattus en hâte pour que les cimes ne servissent pas de cibles aux artilleurs allemands. Les boqueteaux n'offraient plus d'asile. Un air d'abandon et de détresse émanait des choses... On s'arrêta à Cercueil : tous les habitants avaient fui. On mangea vite des conserves, on but un peu de café tiède... et, les pieds en sang, on reprit la marche monotone, on regrimba les côtes, on s'enfonça dans les ravins. Des poulains abandonnés sui-

vaient la colonne, hennissant de faim. De temps à autre, au bord de la route, un cheval mort dressait sa carcasse gonflée et puante. Et l'on passait, indifférents, épuisés, finis. Heures lourdes d'une douleur surhumaine, durant lesquelles toute autre race que la nôtre eût infailliblement sombré. Mais au fond des cerveaux malades, plus fort que l'épuisement physique, un vague espoir de fin d'épreuve trouvait racine jusque dans l'âme.

A Lenoncourt, on fit halte et l'on tâcha de dormir pour oublier le cauchemar... Puis un passage d'automobiles réveilla les soldats. On s'aspergea d'eau fraîche, on secoua la poussière des capotes; une sensation de mieux être rendit un peu de gaieté aux faces creuses... On resta toute la matinée du 22 dans cet humble village. Les habitants faisaient des paquets de leurs misérables hardes et entassaient de pauvres

choses sur des chariots. L'exode commença. L'exode! sinistre défilé de pauvres hères, vieillards noueux qui trébuchent, femelles hâves chargées de poupons aux joues cramoisies, suivies d'une marmaille piaillante qui s'accroche aux jupons troués..., chevaux étiques tirant des charrettes innommables où des matelas éventrés voisinent avec des chaises boiteuses, des cages à poules, des tables cassées... gamins sordides poussant des vaches qui meuglent..., un relent de misère, toute une faillite de bonheur, du passé en pleine dérive... Et à ce déballage de pouillerie les yeux se mouillent : il y a tout de même, ne fût-ce que dans cette humble assiette où un coq chante à l'aurore, un peu de la France qui s'en va...

A 11 heures, un dragon ennemi parut, qui galopait seul vers nos lignes. On le laissa approcher, car il criait de toutes ses

forces : « Ami ! ami ! » Mettant pied à terre aux avant-postes, il réclama le général, disant que, Alsacien de race, il fuyait le camp des oppresseurs de sa patrie. On le conduisit au commandant, à qui il remit un pli destiné à un chef d'état-major bavarois. Vers midi, l'ordre arriva de rompre les faisceaux, et la colonne rétrograda dans la direction de Saint-Nicolas. Les uniformes brossés n'étaient plus souillés de fange. Ces quelques heures de repos rendirent aux visages la sérénité perdue. Le régiment, comme au coup d'une baguette magique, était redevenu la machine de guerre vibrante, capable d'efforts surhumains...

Sur une colline dominant Saint-Nicolas-du-Port, nous assistâmes à une canonnade d'enfer. Nos batteries lourdes, qu'accompagnaient les 75, tiraient avec fureur sur les hordes en marche. La nuit tout entière

était incendiée. Nos avions regagnaient leurs hangars dans les ténèbres. Une barrière de fer et de feu arrêtait l'élan de la poursuite, et l'on devinait d'ici la rage des barbares, car tous nos villages flambaient dans le fond des vallées lointaines...

Or, quelqu'un dit, ce soir-là : « Demain, nous prendrons l'offensive ! » Cette parole murmurée trouva mystérieusement un écho dans toutes les âmes. Et les soldats connurent enfin qu'ils n'avaient plus les jambes lasses, que le fusil n'était trop lourd qu'à des mains inactives.

Nancy aux Portes d'Or allait être sauvé.

XIII

La Ruée

26 août 1914.

LUNÉVILLE avait succombé. De tous côtés s'avançaient les colonnes allemandes. Nancy « devait » être enlevé par elles en vingt-quatre heures. Nos avions signalaient des régiments en marche sur les routes de Courbesseaux, d'Hudiviller et de Maixe. La Meurthe pouvait être franchie sans coup férir.

Mais, dès la journée du 24, un ouragan de mitraille s'abat sur les formations ennemies. Rimailho et 75 font rage, balayant les routes, criblant d'acier les champs où

se sont déployés les tirailleurs, fauchant les boqueteaux, anéantissant les batteries. Cet orage roule tout le jour, toute la nuit, et le carnage est effroyable. Du ciel en deuil croulent des torrents de pluie.

Les coloniaux descendent de Saint-Nicolas, traversent la Meurthe sur un pont miné et s'engagent dans Varangéville. L'artillerie française ayant fait le vide, ils se portent sur la route de Dombasle et progressent rapidement.

Ce ne sont plus les mêmes hommes. Une haine féroce les tenaille. Ils ont été contraints trop longtemps à ce recul stratégique; ils en éprouvent une sorte de honte. Ils se souviennent maintenant d'un malheureux hussard, blessé d'un coup de lance, que les Bavares avaient sauvagement mutilé : le moribond avait le nez et les oreilles coupés. Cette fois, la vengeance rêvée, ils sont bien près de la

tenir. Ils avancent nerveusement, très vite, et leur visage s'éclaire quand, par les labours, apparaît un cadavre ennemi... Ils longent, haletants, les murs d'une fabrique... : les bâtiments sont vides. Mais la route fait un coude : des coups de feu partent de maisons invisibles. Les sections se séparent, cernent l'objectif. Des Allemands s'enfuient dans la direction de Crévic. Les coloniaux fusillent les fuyards et envahissent Dombasle.

Mais une section ennemie cherche un refuge dans le cimetière : les lâches ont emmené des enfants et s'abritent derrière eux pour tirer. Alors, d'un bond endiablé, les marsouins bousculent l'adversaire, et lestement les baïonnettes travaillent... Cinq ou six Bavarois, derniers survivants du massacre, se précipitent vers les berges du canal et préfèrent couler dans l'eau noire...

Les coloniaux n'ont pas même essuyé leurs baïonnettes sanglantes. Ils ont séché les pleurs des enfants affolés. Puis ils se sont étendus dans les granges, et leur sommeil fut candide, tandis que par les champs d'alentour nos canons reprenaient leur aboiement infernal.

Une Noble Figure

27 août 1914.

QUELQUES heures de paix et de demi-silence. De Dombasle nous sommes descendus vers le sud et nous cantonnons à Rosières-aux-Salines. Le soir est d'une pureté sereine ; l'azur est lamé d'or. J'ai rejoint le capitaine Détanger dans un petit jardin où s'ébattent des merles. Nous nous asseyons sur un banc rustique et laissons chanter les souvenirs. Nous venons justement de recevoir nos premières lettres, des lettres un peu fripées, aux dates loin-

taines : 3, 4, 5, 6 et 7 août... Comme c'est loin déjà ! L'enfer de Morhange nous a rejetés à un siècle de ce Paris enfiévré, où crépitaient les bravos. Mais ce soir, dans la quiétude inespérée, nous nous raccrochons à la vie par la contemplation muette des choses qui nous entourent.

Nous ne prononçons pas de paroles vaines. Les minutes s'écoulent délicieusement, et nous en savourons toute la fraîcheur. Ne sommes-nous pas les voyageurs altérés, les pèlerins de la vraie route de la mort, qui rencontrent soudain l'oasis miraculeuse et s'abreuvent à même la source divine ? Détanger rêve, du fond de ce petit verger lorrain, à un autre verger — immense celui-là — plein de fourrés bruissants et de magiques splendeurs, sous les remparts de Meknès... Et dans les yeux limpides du chef se reflètent d'ardentes



GRUPPE DE PRISONNIERS ALLEMANDS CONDUIT PAR DES CHASSEURS A CHEVAL.

visions marocaines, et toute une nostalgie d'Annam...

Nous causons peu..., des mots sans suite, à voix basse, pour nous assurer que nos âmes communient. La majesté de l'heure est si grande qu'il nous monte des larmes aux paupières. Nous sommes à cent lieues de la bataille. Nous nous abandonnons de tout notre être au charme ineffable. Et la nuit nous prend tous deux sur ce banc rustique, une nuit si calme, si tiède, si pacifiquement pure !

Détanger s'est levé pour rentrer, car nous nous mettrons en route avant l'aube. Il sourit en élevant sa main mutilée : « Dire que le cœur humain chavire pour de pareils bobos ! » Puis, très grave, me souhaitant bon sommeil, il ajoute : « Pensons tout de même un peu à nos morts. » Il s'éloigne lentement, le gravier craque sous ses pas, puis l'ombre enfin nous sépare...

Pourquoi suis-je secoué de frissons
comme si je venais de serrer pour la der-
nière fois la main d'un ami, d'un grand et
beau maître ?

La Forêt tragique

28 août 1914.

Nous sommes « soutien d'artillerie ». L'ordre est d'une concision parfaite : « Tenir jusqu'à la mort, mais barrer à l'ennemi la route de Lunéville à Nancy. »

Sous la bruine, le régiment est remonté vers le nord-est. On traverse la Meurthe sur un pont de fortune, le pont de pierre ayant sauté devant les éclaireurs bavarois. L'eau bouillonne autour des blocs fracassés. Sur un amas de pierrailles que l'eau ébranle, un cheval abandonné regarde

mélancoliquement les remous d'écume où il sombrera tout à l'heure, quand ses forces l'auront trahi. Par quel hasard s'est-il échoué sur cet îlot? Le sang coule du garrot ouvert par un projectile. Et c'est lamentable à voir, dans cette solitude, cette bête qui souffre en silence au milieu du torrent qui la guette...

On traverse la voie ferrée, puis on gagne la grand'route qui court vers Lunéville. Aux « Œufs Durs », les coloniaux obliquent franchement au sud, vers les bois noyés de brouillard. Des groupes du 8^e d'artillerie sont disséminés dans les clairières.

Tandis qu'une partie du régiment s'apprête à gagner Vitrimont, les autres compagnies s'essaient dans la forêt humide. Elles prennent position sur les lisières, autour de la Faisanderie. Lunéville est proche, sur la droite, Lunéville où l'adver-

saire rassemble des effectifs énormes, Lunéville dont le pavé tressaille au roulement continu des bouches à feu...

Nous enveloppons d'un long regard ce coin de la forêt mystérieuse, et nous prenons possession de notre domaine. En face, quelque part, l'ennemi invisible, pas loin certainement, car il s'appuie à la colline Frescati. Quitter les sous-bois, risquer trois pas hors de la lisière, c'est entendre immédiatement la musique haineuse des balles. En arrière, à droite, à gauche, les arbres, la majesté des fûts splendides, des allées royales, des berceaux de verdure, et puis des trous étranges, des trappes calcinées, très larges, trop nombreuses : les pas de la guerre que tracent des obus.

Dans la Faisanderie en ruine, c'est un amas de poutres et de chevrons sur les dalles pulvérisées. Les murs de l'enclos

sont crevés, et des filets de sang courent sous l'herbe...

Combien de temps dura le silence?... Quelques minutes, quelques secondes, peut-être.

L'air est subitement ébranlé par le sifflement habituel, suivi de grincements de fer, et les explosions déchirantes se répercutent sous les arbres qu'empanachent des fumées noires. Toute la forêt tremble. Un obus suit l'autre. On les entend venir de l'extrême horizon... puis, tout à coup, ils semblent à bout de course, leur carcasse sonne comme une roue fêlée, mangée de rouille..., et l'indescriptible tumulte éclate dans un ébranlement universel.

Et la pluie fine nous transperce. Pluie maudite! Elle nous importune plus encore que le bourdonnement de frelons des éclats projetés. Et les « marmites » nous

encadrent, mais les Allemands tirent mal : pour l'instant nos nerfs seuls sont soumis à une rude épreuve.

Enfin la riposte française soulève des colonnes de terre et de fumée sur les pentes de Frescati... L'épouvantable varcarme dure trois heures — une éternité ! Les points de chute des « marmites » se rapprochent pourtant de notre ligne. Nous nous aplatissons dans une insignifiante ravine, tandis que s'écroulent les troncs d'arbres et que les branchages cassés nous fouettent les reins...

Trois hommes, atteints par des éclats de fonte, sont restés étendus sans une plainte. Comme c'est simple de mourir !

Forêt de Vitrimont, aux sentes parfumées, aux frais berceaux de verdure, garde nos morts avec tendresse ! La horde ne souillera pas tes allées royales, et tu renâtras plus belle d'avoir été mutilée...



RÉGION COURBESSEAUX—VITRIMONT—LUNÉVILLE, d'après la carte d



vice géographique prussien (100.000^e agrandi au 80.000^e).

29 août 1914.

Le tonnerre d'artillerie gronde avec fureur. Nous vivons dans le fer et les flammes. Pour repérer les batteries allemandes que nos avions cherchent en vain, des marsouins grimpent aux arbres et, du haut des cimes, ils notent sur la carte les points éclairés de lueurs. En bas, on creuse fiévreusement l'enchevêtrement des racines, car la mitraille fauche au ras de terre. La forêt vacille et s'embrume. Elle semble danser au-dessus d'un abîme, comme un vaisseau désemparé. Mais des colonnes françaises ont progressé vers Frescati. Les hurlements métalliques s'accroissent. Là-bas, le ta-ta-tac des mitrailleuses se déclenche. Les heures d'enfer tourbillonnent... Nul ne vit plus... L'organisme humain souffre par tous ses pores...

L'ennemi tente une contre-attaque. La fusillade crépite, crépite. Et le voyage aérien des « marmites » grince, comme retenu par des freins rouillés.

Les shrapnells ont abattu nos guetteurs sur les cimes. Mais d'autres coloniaux se sont agrippés aux branches, et leurs jumelles fouillent inlassablement l'horizon qu'incendient nos obus. Très loin, dans les champs couleur d'or, des pantalons rouges s'immobilisent en des flaques chaudes. Mais un troupeau hagard est poussé vers nos lignes : Prussiens hirsutes, Bavaoïis hypocrites, des casques à pointe, des bonnets ronds à cocarde sombre, des trognes rouges et de grosses lunettes. Cela pue la sueur, l'immondice, la taverne... Ils sont un millier qui, se voyant pris, ont lâché leurs armes et se sont barré les bras de croix rouges. Cinq ou six filles de chez eux, aux chevelures fauves et aux

lèvres bestiales, ricanent, puis rugissent quand on arrache le poignard qu'elles cachaient dans leurs bottes montantes. Cela passe avec un relent de haine et des exhalaisons putrides. Mais nos canons, par-dessus le cortège des soudards crispés et puants, clament vengeance et déciment les derniers barbares qui se terrent là-bas, où il y a des pantalons rouges immobiles, tout au bout du champ couleur d'or...

Les ténèbres n'apaisèrent pas l'ouragan. Une fusillade intense crépita la nuit, tout le long des lignes. Il y eut des appels désespérés, des cris d'agonie, des *mein Gott* éperdus. Sous la forêt tragique, les ricochets sonnaient leurs menaces lugubres. Et l'écho des salves roulait parmi les fûts ébréchés, qui geignaient comme s'ils avaient appris les plaintes humaines.

30 août 1914.

Je suis parti dès le petit jour pour Rosières-aux-Salines. J'ai mission de ramener des outils de parc, car les « marmites » tombent très proches, et nos quelques outils de campagne sont insuffisants pour creuser des abris.

J'échappe pour quelques heures à l'étreinte de la forêt sanglante. Je repasse la Meurthe. Je retrouve la maison calme où nous rêvions, Détanger et moi, sous un merveilleux crépuscule. Je n'ai que le temps d'y cueillir une dernière rose. Le train régimentaire est parqué derrière l'église. Je fais atteler deux charrettes légères où les hommes entassent des pelles et des pioches.

Vjjjt! Vjjjt! Rrraan! Rrraan! Deux obus ennemis éclatent du côté des Haras, mais

aucune demeure n'est atteinte... Et soudain, de l'église assoupie, un chant monte : des voix légères, ailées. C'est dimanche, et les femmes du bourg, agenouillées sur les dalles, laissent s'exhaler leur âme ardente. Leurs époux ou leurs frères sont ces fantassins sublimes du 20^e Corps. Ils opposent, à quelques kilomètres d'ici, une barrière infranchissable au déchaînement des ruées barbares. Et elles, les femmes héroïques, dont plus d'une porte aujourd'hui la coiffe noire, malgré les obus qui sifflent, elles toutes viennent célébrer dans l'humble nef l'aube du nouveau dimanche, et crier au Dieu des armées leur foi sainte en la gloire promise... Et durant ces minutes poignantes, inoubliables, où s'affirme la piété d'une race vaillante, je sens frémir par les rues étroites de Rosières comme un ruissellement de la splendeur éternelle...

Les charrettes prêtes, je suis monté sur la première, et nous filons au trot vers Hudiviller. Toute la campagne est baignée de soleil. Des obus tombent toujours près des Haras, derrière nous. Nos équipages laissent une traînée de poussière et trottent à grande allure. A Hudiviller, des officiers nous arrêtent et me conseillent d'agir avec prudence pour gagner la forêt, car deux « saucisses » boches nous surveillent au delà de Lunéville.

Je descends reconnaître le terrain. Une seule dépression nous permettrait peut-être d'échapper aux vues des observateurs ; mais le sol est si marécageux que nous serions tout de suite embourbés. Et là-bas les camarades impatients nous attendent!...

Je rejoins vite mes charrettes. Le deuxième conducteur me suivra à cinquante mètres de distance. Nous partons à fond de train, à la grâce de Dieu ! La piste

à suivre est à demi défoncée ; les deux chevaux emballés nous font faire des sauts fantastiques. Je me retourne : le deuxième véhicule s'est réglé sur le nôtre et dévale dans un tourbillon. A gauche, les « saucisses » restent immobiles en plein azur. Nous avons parcouru quatre cents mètres, nous approchons des grands arbres. Les outils de parc, violemment secoués, font un tintamarre diabolique. Subitement, à cent mètres environ sur notre gauche, une fumée blanche crève dans le ciel : les shrapnells nous saluent. Dix, quinze obus se suivent, qui éclatent tous trop haut et trop à gauche. Poudre perdue ! Nous haussons les épaules et, modérant l'allure des chevaux blancs d'écume, nous abritons les charrettes dans une clairière, où une corvée nous attend pour emporter les outils.

L'ennemi a furieusement canonné la corne du bois qui nous a dérobés à ses



LENOGCOURT — LA PLAGE OU S'ÉTAIT INSTALLÉ UN QUARTIER GÉNÉRAL (SEPTEMBRE 1914)

vues. Il a laissé un peu de répit à la forêt douloureuse; nos hommes y creusent rapidement leurs tranchées dans l'amoncellement des racines par où, sous les morsures du fer, le sang des vieux arbres goutte à goutte s'écoule...

31 août 1914.

Encore une vision d'enfer. Les « marmites » tombent par rafales. Nos 75 ont infligé avant-hier aux Bavarois des pertes cruelles, et leurs canons lourds fouillent aujourd'hui la forêt gémissante pour anéantir nos batteries. Celles-ci se taisent et se replient en hâte. Des fumées noires cachent les arbres dont les fûts éclatent. Une folie de destruction a dû s'emparer de l'adversaire. Dans Vitrimont, dans Anthelupt, dans Hudiviller, des maisons flambent. Tout le sol tremble sous de formidables chocs. Au fond de la tranchée étroite où

ils sont blottis, les coloniaux deviennent sourds. Des pierrailles et des blocs d'acier sifflent en tous sens. Quatre marsouins jouaient aux cartes, pour se distraire : un « gros noir » éclate dans leur groupe, des bras et des jambes volent..., un tronc, surmonté d'une tête qui ricane, s'adosse seul au parapet calciné. Une nuit opaque mange les choses, une nuit que trouent des flammes géantes et que secouent les explosions terribles. Le devoir est très simple : rester là, se faire tuer sur place. N'avoir pas même, comme à Morhange, la griserie de l'action ! Il n'y a que Dieu qui puisse, en de telles heures, calculer la somme de courage indispensable pour résister à la folie...

Six heures, six mortelles heures ont coulé..., l'ouragan décroît. Mais nos batteries ont choisi des emplacements nouveaux, et nous donnons à notre tour une

fière réplique aux pièces bavaroises, que nos avions survolent. L'infanterie ennemie se terre, les 77 et les canons lourds, venus de Metz, ne jettent plus qu'un aboi timide. Nos 75 et nos Rimailho hurlent à la mort, et l'air tremble au passage des nouveaux bolides, qui s'entrecroisent en grinçant.

Dans la tranchée coloniale, des blessés rajustent leurs bandages. Le capitaine Détanger a ressenti une douleur bizarre, derrière l'épaule, près de la nuque. Son bras s'ankylose... Ce n'est pas très, très douloureux ; mais ce goût de sang dans la gorge lui paraît un mauvais présage... Il se lève très droit, sourit à ses soldats, et — pour ne pas les effrayer — de tous ses nerfs tendus, résiste à la défaillance inévitable.

— Une écorchure, ce n'est qu'une écorchure... Je vais me faire panser... Je reviendrai près de vous...

Aidé de deux hommes, il sort de la

tranchée fatale. Il a fait prévenir le commandant, car il se sent blessé à mort. Et lentement il s'éloigne sous la forêt mystérieuse. Son corps pèse de plus en plus aux bras qui le soutiennent. Détanger désigne un vieil orme, épargné par les rafales :

— Asseyez-moi au pied de l'arbre. Donnez-moi le carnet... qui est là... dans cette poche.

Et de sa main qu'il raidit, pour éviter les tremblements, Détanger écrit aux siens quelques lignes, ses pensées dernières. Puis ses yeux se ferment, ses yeux d'eau vive où se reflétèrent les grandes forêts d'Annam... La forêt, la forêt qui fut pitoyable à Hièn, le petit tirailleur, voici que c'est elle qui maintenant le berce à son tour, l' « Aïeul à trois galons ». Le tonnerre assourdi des bouches à feu fait gronder ici d'étranges voix d'orgues. Ces voix emplissent les oreilles du blessé, qui



HUDDIVITZER — CASSON ALLEMAND ABANDONNÉ DERRIÈRE LE CIMETIÈRE



sourit à d'anciens rêves et se retrouve moins seul. Un des soldats est parti à la recherche des brancardiers. Détanger rouvre ses yeux aux sous-bois magiques. Il évoque les siens, les chers visages qui l'attendent... Des larmes scintillent sur ses joues pâles. Autour de lui, toute la forêt sanglote...

On l'a transporté péniblement jusqu'à Blainville, où des mains de femmes le pansèrent... et, cinq jours plus tard, l'ensevelirent...



Vitrumont

1^{er} septembre 1914.

MON lieutenant, vous ne pouvez plus avancer. L'ennemi bombarde la route, et ses obus tombent à la bifurcation du chemin de Léomont. Vous n'atteindriez pas Vitrumont.

— Il faut pourtant que je passe. J'ai des ordres à prendre là-bas.

— Impossible, mon lieutenant. Nous avons pour consigne de ne laisser passer personne en ce moment. Dans une demi-heure vous courrez moins de risques. Nous allons bombarder le faubourg de

Nancy, à Lunéville. Les batteries boches ne manqueront pas de se taire pour éviter de notre part un redoublement d'activité.

— Vous croyez?

— C'est ainsi que ça se passe depuis trois jours. Encore cinq minutes, et vous allez assister à la fête. Nos quarante pièces vont ensemble cracher la mitraille durant un quart d'heure. Ça sera réussi comme tintamarre et comme casse chez les Boches!

Le maréchal des logis du 60^e d'artillerie a souri avec fierté; puis il a consulté sa montre : 16^h 55, et a rejoint la batterie, en contre-bas de la grand'route qui d'Hudiviller court à Lunéville.

La sentinelle, postée dans le fossé, a reçu l'ordre d'interdire tout passage.

Je m'assieds sur le talus et je contemple, à droite, les batteries disséminées par les chaumes. Les artilleurs se hâtent de suré-

lever les parapets qui protègent leurs pièces. La pelle en main, d'un bout de la plaine à l'autre, ils répètent le même geste machinal, tandis qu'un peu en arrière les cuistots tranquilles surveillent la marmite au-dessus des feux de branchages.

On entend toujours exploser les « gros noirs » dans Vitrimont. Sur Frescati une ferme achève de se consumer : des lueurs rouges emplissent les cadres béants des fenêtres. A gauche, le clocher d'Anthelupt, très droit, lance un défi aux barbares. Devant nous, sur la crête, la grand'route est frangée de brume sale par la fumée des explosions allemandes.

Et soudain, sur cette crête, se dresse un officier d'artillerie : il agite deux fanions et lance un commandement bref. Aussitôt, par toute la plaine, les servants se précipitent aux caissons; et, quelques secondes après, l'orage, un orage sans précédent,

se déchaîne. Tous nos canons sont en flammes. L'atmosphère est brutalement déchirée, et le gémissement des projectiles s'enfonce dans l'espace. J'entends vaguement hurler des chiffres. La voix humaine est écrasée par le tumulte. Les chaumes paraissent flamber, la terre tressaute. Sur Lunéville une immense lueur éclabousse le ciel.

Durant un quart d'heure nos 75 mitrail-
lent les cantonnements bavarois; et les
quarante aboiements métalliques se con-
fondent, s'unissent, pour n'être plus qu'une
clameur vengeresse : la voix formidable
du pays.

Puis le silence retombe, subit, sur les
canons apaisés... Là-bas l'incendie roule
sa pourpre vive. L'Allemand s'est tu, effaré.

Je me lève. J'avise un fourgon qui doit
ravitailler nos premières lignes.

— A Vitrimont! Au galop!

Et dans un heurt de ferraille nous voilà emportés sur la route crevassée; nous frôlons des entonnoirs qui fument; des fils coupés nous cinglent; des branches abattues craquent sous les roues grinçantes... La dévastation est partout, les champs retournés sont des amas de glaise rouge.

La route fait un coude. A fond de train nous descendons sur le village. Des pierres calcinées nous arrêtent : tout ce qui reste des principales demeures de Vitrimont. Je descends et me hâte entre deux rangées de ruines. Des poutres brûlent sous mes pieds. Il y a des cratères qui coupent la voie; je marche sur des lattes sanglantes, des paillasses roussies, sur d'innommables débris. Des pourceaux affolés courent en tous sens. D'une étable éventrée filtre une flaque poisseuse où mes pas glissent. Quelques caves ont

résisté au bombardement féroce. Les coloniaux y ont trouvé un abri. Des camarades me reconnaissent, des voix m'appellent. Ah! sentir enfin de la vie en un tel charnier!

— Le commandant? Où est le commandant?

— A droite de l'église. La seule maison qui tienne encore!

Je reprends ma course. Voici l'église, squelette de pierres branlantes; une partie du clocher a sombré dans la nef, avec la toiture. Des poulains blessés butent dans les décombres et me suivent. La maison est bien là, sur la droite, miraculeusement intacte dans un décor de vigne vierge. Une sentinelle monte la garde devant la porte grande ouverte : l'escalier de la cave est en face; le soldat pourra s'y réfugier si le premier obus à venir ne l'atteint pas.

J'ai trouvé le commandant tranquille-



AMANCE, QUE NE PURENT ENLEVER LES BARBARIS
L'ÉGLISE BOMBARDÉE

ment assis dans une salle basse du rez-de-chaussée, où les ordonnances s'apprêtaient à installer le repas du soir. Il me reçoit avec une cordialité très franche, et m'annonce que nous serons relevés dans deux jours par un bataillon de chasseurs. Je note les instructions relatives à cette relève. Puis nous causons... J'apporte des nouvelles de la forêt tragique et j'écoute le récit des heures angoissantes vécues dans ce village pulvérisé. Nous partageons un dîner frugal. Un calme étrange descend sur nos ruines. Pas un obus, pas même une balle perdue. La paix des nécropoles nous étreint. Et insensiblement nous évoquons nos morts...

Aujourd'hui même, le colonel de Cisse, du 69^e de ligne, qui commandait la brigade, est tombé dans les tranchées avancées, et des soldats en pleurs ont rapporté son corps dans notre église croulante. Les

caves de Vitrimont sont pleines de blessés de la ligne ou de la Coloniale. On évacuera ceux-ci à la faveur des ténèbres, car le bombardement sauvage peut reprendre d'une minute à l'autre. Sept cents « marmites » ne sont-elles pas tombées depuis le matin sur ce village déjà effondré ?

Avant de prendre congé du commandant, je sollicite de lui une faveur : l'autorisation de pénétrer dans l'église bouleversée par les rafales, afin de saluer le corps du héros déposé dans l'abside. Nul ne doit, sans autorisation, fouler ces ruines où la mort rôde.

— Si l'ennemi bombarde, vous êtes perdu.

— Bah ! il ne bombardera plus ce soir d'informes décombres !

— C'est d'une tristesse à fendre l'âme.

— Pas quand on y va chercher la leçon du sublime.

— Allez ! et bonne chance !

Suivi d'un soldat porteur d'une lanterne sourde, je me dirige vers le porche en trébuchant sur des gravats. Nous tirons la porte qui grince lugubrement sur ses gonds descellés. Des relents d'incendie et de meurtre nous étouffent. Au-dessus de nous les premières étoiles scintillent. Je me suis découvert, en proie à une émotion indicible. Par la nef principale nous avançons lentement ; sous nos souliers ferrés craquent les débris des vitraux. Nous enjambons des poutrelles, des bancs brisés, des piliers ébréchés qui gisent, cadavres de pierre à jamais profanés. Le vent des cimes gémit dans ce temple à ciel ouvert, et balance sur le chœur un tableau défoncé dont la corde crie. La petite flamme rouge est éteinte devant le sanctuaire sans Dieu... Sur la plus haute marche, au pied de l'autel fracassé,

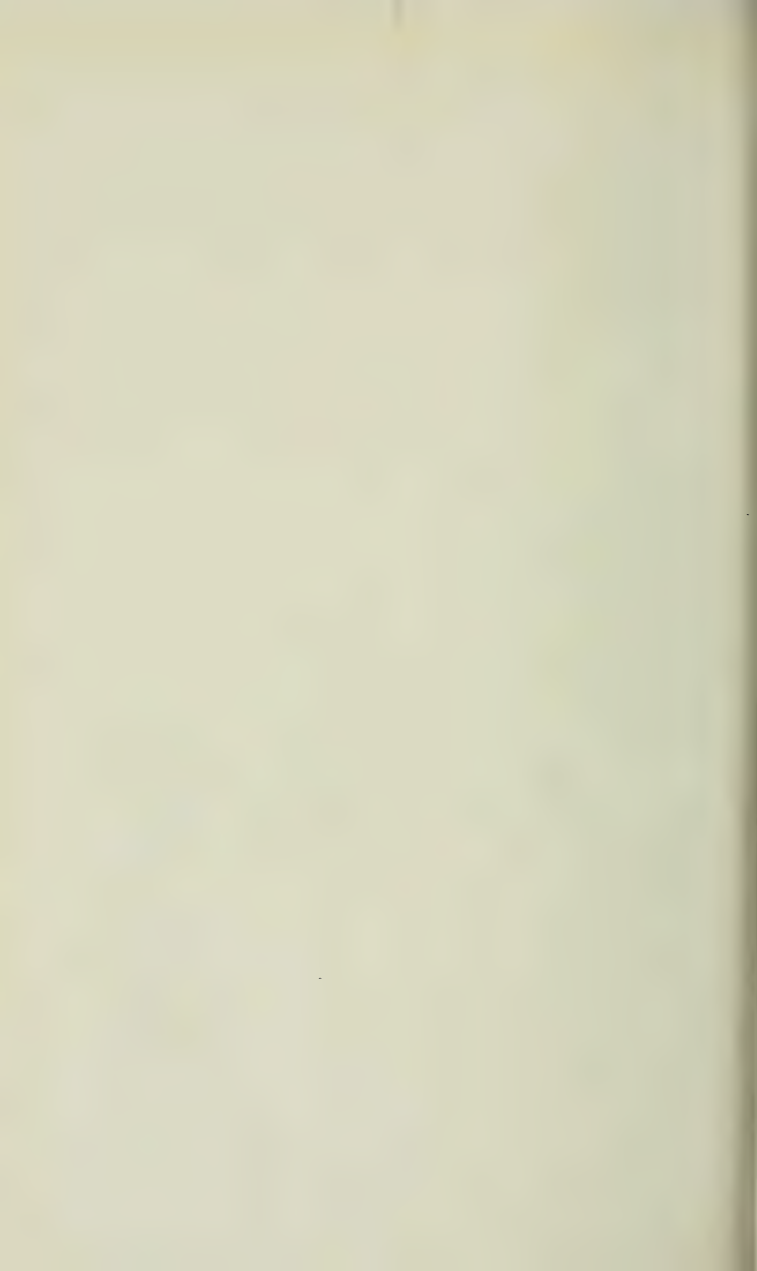
une civière repose : un lieutenant du 26^e d'infanterie est étendu, face de cire aux yeux grands ouverts; les bras crispés dressent un dernier geste de souffrance. Je me suis agenouillé sur la marche sanglante, devant ce frère d'armes inconnu. Et refermant les pauvres yeux vides, j'ai revécu l'atroce drame : blessé grièvement à la cuisse, on l'avait pansé là-bas dans la tranchée rouge; puis des brancardiers l'avaient emporté, quand un obus — éclatant à l'improviste sur le groupe — avait défoncé la poitrine et mis à nu le cœur de l'officier...

La lanterne vacillante du soldat grandit démesurément nos ombres inclinées. Le mort, dont la bouche ne se referme plus, semble crier du fond du néant un commandement énergique à des légions invisibles...

Nous nous relevons, les yeux en pleurs,



FUISSON EGYPT



et traversons le sanctuaire. A gauche, dans l'abside, une autre civière gît sous les ténèbres. Une serviette rougie cache un visage écrasé. Cette forme rigide et voilée, c'est tout ce qui reste du colonel de Cisseÿ, du héros qu'adoraient ses hommes. Mes genoux fléchissent, et très bas, très bas je m'incline... Petite église de Vitrimont, que tu es grande à cette heure ! Il n'est pas vrai que ton Dieu soit parti. Quoique sa lumière soit éteinte, l'immortelle Présence emplit ta nef carbonisée. Et ces milliers de frémissements dans la nuit fiévreuse, ce sont les âmes des martyrs qui s'en viennent, les âmes qui prennent à témoin tes pierres pulvérisées, tes calvaires arrachés, et qui — te désignant les deux corps sans linceul, les deux victimes héroïques — t'implorent de toute leur foi contre les soudards déchaînés. Oh ! reste, petite église, l'é-

ternelle mutilée de ce coin de terre lorraine, reste l'irréfutable témoignage des abominations ennemies ! Et quand les ans auront passé, quand les taches sanglantes de tes dalles seront lavées par les automnes, petite église que n'auront point flétrie des mains profanes, sois une pierre de la vieille Histoire qui garde pieusement des noms de soldats !

Sous le clair d'étoiles j'ai retraversé le village en ruine. Des ombres se glissent hors des éboulis, soutenant des civières. Du sang se coagule, en larges flaques brunes, sur ce sol volcanique. Au fond d'une tranchée, des corps allongés vont disparaître sous les pelletées funèbres. O morts ! morts aimés ! soldats sublimes du 20^e Corps, dormez face au ciel de France ! Vos frères, que votre sacrifice grandit, vous vengeront !

« Sedantag ! »

2 septembre 1914.

UNE voix lointaine a chanté la *Wacht am Rhein*. Mais la nuit dernière fut à peu près calme. Nos guetteurs n'ont rien remarqué d'insolite chez l'ennemi. Ils aperçoivent cependant tous des lueurs suspectes dans nos lignes. Hélas ! pendant que nous tenons tête à la furieuse poussée, des renégats, par derrière, signalent nos mouvements à l'état-major bavarois. Un de ces gredins a, paraît-il, été arrêté dans le clocher de Rosières. Soyons sans pitié pour de tels bandits !

C'est jour de fête en Germanie. Les drapeaux, que griffe l'aigle noir, pavoisent les cités barbares qui glorifient notre défaite d'il y a quarante-quatre ans. Les casques à pointe vont-ils sortir, dans l'espoir fou d'une nouvelle victoire? Nous les attendons sans fièvre, car nous sommes sûrs de les arrêter.

Quelques gros obus grincent encore. Mais ils s'enfoncent derrière nous, sur la gauche. Les Allemands essaient d'atteindre le poste de T. S. F. installé près de Dombasle. Et tous les quarts d'heure les gros oiseaux de mort volent lourdement pardessus la forêt.

Mais l'infanterie se terre. *Sedantag!* Ce doit être jour de « kolossale » beuverie.

XVIII

La Relève

3 septembre 1914.

L'ACCALMIE persiste. On s'observe, on ne se bat pas. Nous attendons les chasseurs pour gagner Hudiviller, où nous retrouverons nos camarades de Vitrimont. Puis le régiment descendra sur Rosières, où un renfort nous a été envoyé de Paris.

Les Allemands ont réussi à endommager le poste de T. S. F., et, pour marquer leur joie sans doute, ils ont tiré sur la Croix-Rouge et tué des blessés dans Dombasle.

Voici les chasseurs qui se glissent entre les fûts majestueux. Ils ont des sourires clairs qui illuminent leurs visages très jeunes. Ils s'installent vite et, à la hâte, nous débitent les nouvelles. Il paraît que l'armée française, vaincue en Belgique, a dû se replier sur la Marne. Paris serait menacé à l'heure actuelle... Le Gouvernement est parti...

— Impossible! Ne tenons-nous pas ici en respect un ennemi supérieur en nombre? Pourquoi les autres reculeraient-ils?

— Paris est imprenable : il y a là-bas Gallieni.

— Potins de cuisine! Paris nous envoie des renforts. Le pourrait-il, en cas de danger?

Nous croyons à Charleroi parce que nous sortons de Morhange. Mais cette retraite sur la Marne, quelle fable stupide! L'Allemand a pu nous surprendre par des

succès éphémères. N'avons-nous pas endigué définitivement son effort?

Néanmoins, tandis que nous cheminons vers Huidiviller, bien des faces sont anxieuses... Pourquoi de pareils bruits courent-ils?

.

Nos camarades de Vitrimont ne savent rien. Ils sont d'une gaité folle. Tout à l'heure, comme ils défilait sans hâte, un cavalier pusillanime s'enfuit du village en ruine au galop de son cheval, le corps ceint de bottes de paille par frayeur des éclats d'obus.

— Ah! mon vieux! si t'avais vu c'te bobine!

— Et c'te trousse!

— Pendant qu'on piétinait l'arme à la bretelle, j'avais envie de l'descendre, ce guignol-là!

— Ah! mon vieux, non! C'était rien

farce! Y roulait sur son bourrin comme un camembert empaillé!

.
L'artillerie bavaroise canonna Hudiviller. Des marsouins y dorment maintenant leur dernier sommeil.

XIX

Une Halte

4 septembre 1914.

Nous sommes revenus sous les murs de Saint-Nicolas-du-Port, et nous bivouaquons en plein champ, la ville étant affectée au 15^e corps. Une angoisse nous torture. En traversant Rosières-aux-Salines nous avons lu sur les murs de la Maison de Ville la proclamation du Gouvernement, qui se retire à Bordeaux. C'est donc vrai : l'étreinte germanique menace Paris. Les hommes qui arrivent du dépôt nous le confirment, mais leur confiance en Gallieni reste inébranlable. Nous ne

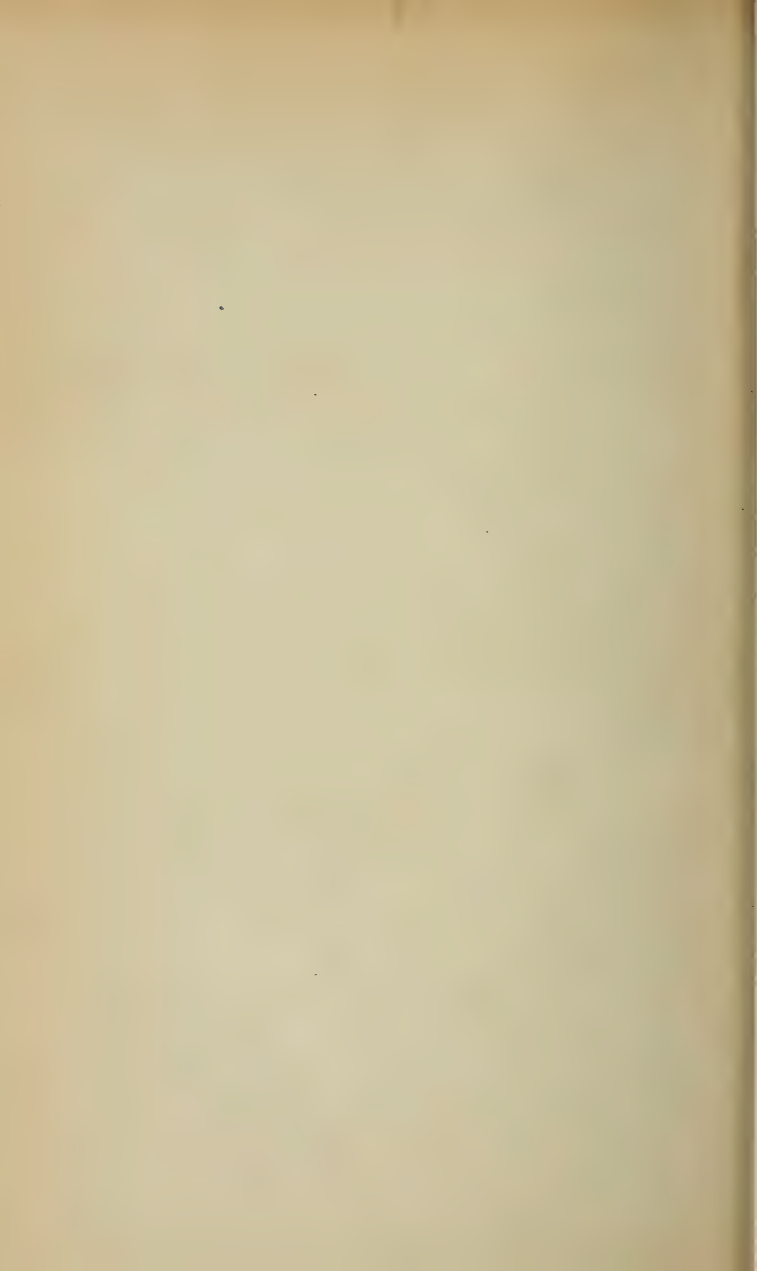
voulons pas désespérer; mais notre rage s'accroît contre l'envahisseur, et nous écumons d'être ainsi parqués sans pouvoir nous battre, sans que nos baïonnettes puissent rougir encore. Il n'y a que Châteauneuf et Burette qui se lamentent, Châteauneuf et Burette, les deux seules larves que j'ai rencontrées chez les coloniaux. La mauvaise foi et la poltronnerie des deux compères est devenue proverbiale. Je m'occuperai d'eux quand j'aurai quitté les héros.

De Varangéville à Nancy, sous le soleil implacable, l'exode des paysans s'accroît. Les artilleurs ennemis canonnent nos villages avec une fureur inouïe, et des flammes montent de toutes les chaumières. L'incendie gronde jusqu'aux portes de Varangéville. Là-bas, à Nancy, la population s'énerve. Des taubes ont jeté des bombes sur la ville, et les automobiles de

la Croix-Rouge se hâtent vers les ambulances. On commente avec tristesse l'arrivée des Allemands près de la banlieue parisienne, tandis que l'explosion des « marmites » en avant de Malzéville fait tressaillir tous les pavés...

Le fracas des canons lourds roule, ininterrompu. Vers le soir, les nuages amoncelés dans le ciel se déchirent, zébrés d'éclairs. Et le tonnerre mêle ses grondements formidables aux formidables déchirements des obus. Ciel et terre, tout flambe. De gigantesques effondrements secouent l'espace.

L'artillerie lourde, dissimulée derrière la Seille, va tenter de prendre Nancy sous son feu. Elle ébréchera bientôt quelques pierres. Mais l'âme lorraine, si poignante que soit sa détresse, ne sera jamais ébréchée.



Le Grand Couronné

5 septembre 1914.

DE quinze kilomètres, l'Allemand nous bombarde. Nos canons ne portent pas à plus de sept kilomètres. Nous n'avons qu'à tenir, muraille de chair vive. Quand l'infanterie bavaroise sortira des tranchées, alors seulement nous saisisons la revanche. Il faut — en attendant — mourir sur place et ne pas flancher.

Varangéville nous paraît être environné de flammes, Haraucourt brûle, Buissoncourt rougeoit comme une torche funèbre. Des prisonniers nous signalent, en face, la

présence du Kaiser, dont les hordes grisées vont tenter l'assaut de Nancy. Sous une pluie de ferraille et de feu le 20^e Corps s'agrippe au sol et dissimule ses batteries pour mieux jouer la partie suprême.

Les coloniaux traversent à nouveau Saint-Nicolas-du-Port et le pont de Varangéville. Ils s'établissent en avant de Lenoncourt. Les boqueteaux gémissent sous l'effondrement des arbres que touchent les oiseaux invisibles. La mort et la désolation règnent. Les routes s'enfoncent vers l'Est mystérieux comme des pistes redoutables. Des vols de mitraille bourdonnent, bourdonnent..., et le choc mou des corps fait clapoter la plaine gluante...

6 septembre 1914.

L'ennemi reçoit tous les jours des renforts. Il gaspille follement ses projec-

tiles. L'air est déchiré de milliers de sifflements. Des gerbes de fange et de fumée surgissent de tous les coins du sol.

Chez nous, le 15^e corps a — paraît-il — quitté la II^e armée : on ne l'y a pas remplacé. Il remonte vers le nord. Nous luttons à un contre cinq !

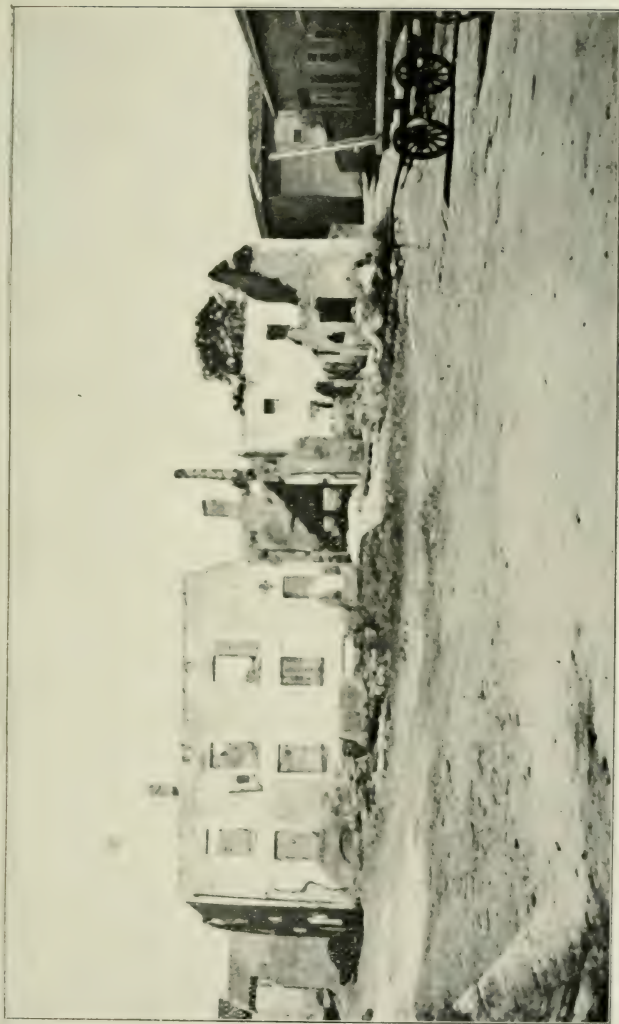
Une de nos batteries vient de déménager en hâte, pour éviter l'anéantissement. Des chevaux et des hommes gisent dans une mare rouge, empêtrés dans leurs boyaux ou éclaboussés de cervelle. C'est d'une horreur inoubliable. Un des chevaux s'est abattu près de notre tranchée boueuse ; quand le vent passe, une puanteur atroce nous soulève le cœur.

Interminable, la pluie tombe. Des blessés se traînent, sanglants, vers Lenoncourt. Les morts sont emportés jusqu'à la route : on les allonge au bord du fossé, sous une couche de paille ruisselante.

Demain, les trous d'obus serviront de tombeaux.

7 septembre 1914.

La poussée allemande se fait plus violente. Les colonnes d'assaut, toutes grises, dévalent par la forêt de Champenoux; Velaine-sous-Amance et Cercueil sont débordés. La bête fonce. Dans le tas grouillant des bataillons casqués nos obus croulent, et leurs éclats, comme des faulx mécaniques, travaillent... La mousqueterie déchire le rideau des brumes. *Vorwärts! Vorwärts!* Les gueulements rauques s'achèvent en gargouillis tragique. Une pluie de sang retombe par les terres défoncées. Mais le voyage aérien des « gros noirs » grince formidablement, et les chutes terrifiantes éclaboussent nos corps qui chancellent... Jamais un tel vacarme n'ébranla le monde. Il y a près de nous un cimetière.



VITRIMONT — A GAUCHE, MAISON TRANSFORMÉE EN AMBULANCE ET QUE LES ALLEMANDS BOMBARDÈRENT
AVEC DES OBUS INCENDIAIRES

Les caveaux martelés ont rejeté leurs couvercles : des cercueils surgis coule une boue noire, fétide. Partout rôde l'épouvante des charniers.

Malgré les rafales de fer, l'infanterie bavaroise a progressé sur la gauche. Alors nos soldats escaladent leurs parapets et, baïonnette tendue, sautent en pleine horde. Des éclairs d'acier crèvent les poitrines. Des crosses fauchent l'air : on entend éclater les crânes. Les casques roulent, des corps s'effondrent. La main à demi coupée serre convulsivement une gorge qui saigne, et des mâchoires hideuses mordent les faces blêmes. La pétarade des pistolets creuse la mêlée sauvage. *Vorwärts!* De nouveaux casques dévalent, des baïonnettes aux dents de scie étincellent... Nos soldats se replient, diminués. Le flot gris-vert va submerger la plaine... Alors, de nos tranchées fumantes un être humain surgit,

haute statue pâle en robe noire. La main droite élève un crucifix d'argent, la gauche est tendue vers l'est, face au devoir. Un crépitement de fusillade et des huées barbares accueillent l'apparition providentielle. Mais nos soldats s'arrêtent, stupéfiés... Sous la bénédiction muette de l'immobile statue, ils bondissent dans les rangs ennemis qui fléchissent, tourbillonnent, se désagrègent. La *Marseillaise* emplit l'espace. Son vol prodigieux fait trembler les forêts lointaines. Et l'Empereur, entouré de lances, frémit d'angoisse sur sa colline, car les souffles du ciel se gonflent de ces râles qui annoncent les batailles perdues...

Sous le clair de lune, devant les tranchées françaises imprenables, une tache noire s'allonge. Les bras en croix, crevés de trous rouges, semblent cloués à la terre. Une couronne de sang nimbe la tête

rase. Ci-gît un prêtre inconnu, qui fut, dans sa simplicité sublime, un héros.

8 septembre 1914.

Nous sommes engagés dans une monstrueuse bataille. Sont-ce les derniers sursauts de la bête? La France en triomphera-t-elle? Une grêle d'obus s'abat sur nos positions. Mais les Bavarois ne tentent plus que timidement les chances de la baïonnette...

Ah! si nous recevions des nouvelles! si nous savions ce qui se passe sur la Marne! Mais les lettres ne nous parviennent plus... Quelle lourde angoisse!

Ici nous tenons, quoique des vagues fraîches nous assaillent depuis quarante-huit heures. Que Paris nous imite! Jamais l'invasion ne souillera les murs de Nancy. Nos avions tournoient dans le ciel et criblent

de fléchettes les escadrons impériaux, qui piétinent de rage et espèrent quand même la trouée...

9 septembre 1914.

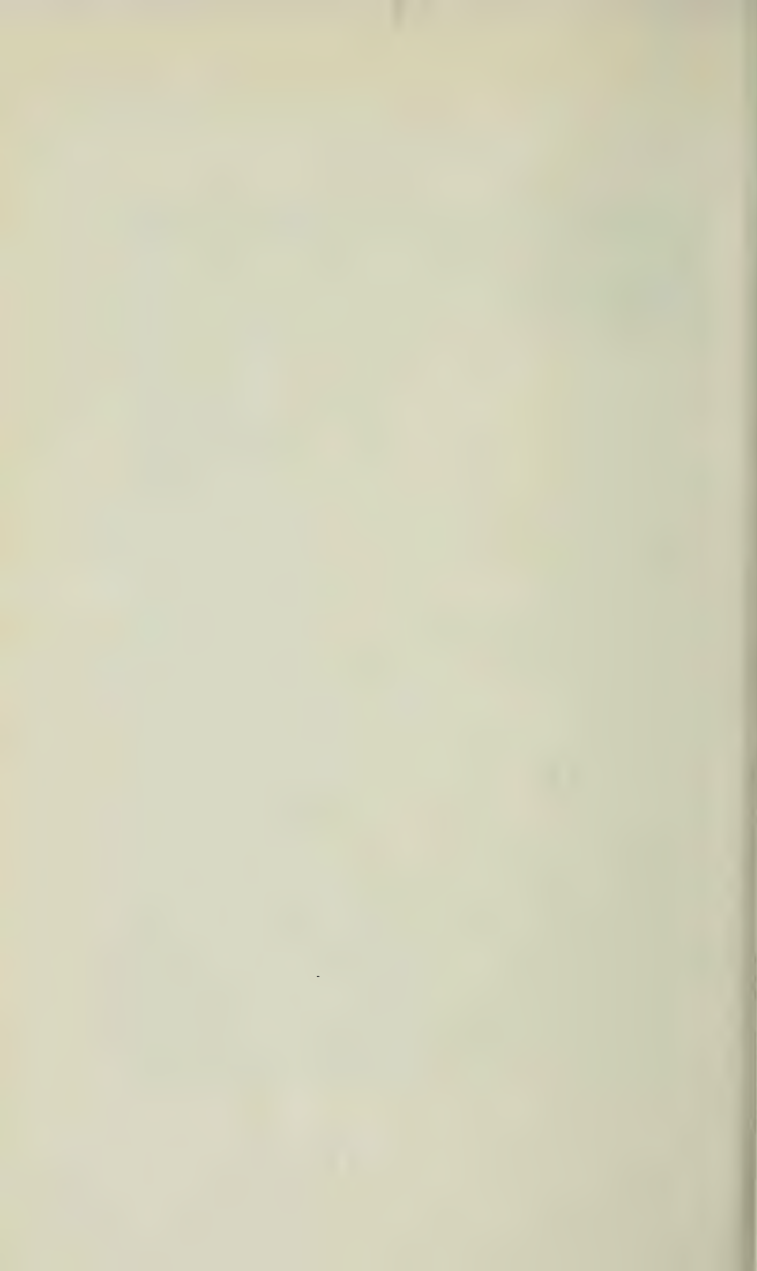
Nous avons ce matin tenté de sortir, de briser l'étreinte. Mais des mitrailleuses ont fauché les premiers coloniaux qui rampèrent...

Maintenant le vol de nos projectiles nous frôle, tous nos 75 aboient. C'est au tour des casques à pointe à frémir d'épouvante. Leurs infâmes « marmites » s'effondrent toujours dans un assourdissant vacarme; mais elles ne retournent plus que des champs vides, derrière nous. Et l'explosion de nos joujoux voile leurs tranchées boueuses d'un rideau de brume strié d'éclairs. La mort rouge galope autour d'eux!



(Photo G. Commaire.)

FERME DE LÉOMONT, POUR LA POSSESSION DE LAQUELLE SE LIVRÈRENT DE SANGLIANTS COMBATS



10 septembre 1914.

Les mailles se rompent. Pleurez, Walkyries! Sous la pluie fine et glacée les fantassins se heurtent; petit à petit l'Allemagne cède. On fusille joyeusement les sacs de poil fauve qui sautent sur les dos en fuite. Les sentes sont des alignements de cadavres. Nos 75 accélèrent leur tir; les vibrations de l'air, déchiré en tous sens, martèlent douloureusement les cerveaux. Buissoncourt et Cercueil sont dégagés. On respire une pestilence. Des attelages prussiens ont été hachés dans les prairies bouleversées. Le moindre filet d'eau se teinte de rouge, il coule du sang dans les ornières. Tous les éboulements écrasent des corps mutilés. A Cercueil, deux cents Bavaois lâchent leurs armes et se rendent. Nous enlevons deux grosses pièces embourbées. Puis nous nous ter-

rons, prêts à bondir dès que les 75 seront en batterie par ici, pour nous soutenir. Vjjjt... Vjjjt... Rrraan!... Rrraan!... Les « marmites » boches tombent, affolées, au petit bonheur. Elles ne nous impressionnent pas. Nous venons de voir fuir les guerriers roux, balayés comme un tourbillon de feuilles mortes. Fini, l'enchantement diabolique ! Les Walkyries sont vaincues.

11 septembre 1914.

Buissoncourt est un charnier lugubre. Hommes et chevaux pêle-mêle se sont effondrés dans la terre gluante. L'odeur est effroyable. Des corbeaux énormes picorent dans les carcasses ouvertes...

Nous avons enlevé une batterie de 77 et progressé par la forêt de Saint-Paul. Sous l'amas des troncs séculaires les cadavres gris saignent toujours. Pieusement nos

brancardiers ont relevé de petits chasseurs de chez nous, éventrés par les baïonnettes. L'artillerie allemande a creusé partout d'immenses cratères. Nous avançons péniblement par les taillis saccagés. Les obus ne tombent plus, mais des balles sifflent et cassent les branches. Un vent de panique a dû souffler sur la horde. Des équipements et des armes gisent par les fourrés. Les cadavres bavarois s'amoncellent, tragiques débris d'une division décimée. Et toujours ces relents de tombe qui écoœurent!... L'acharnement des projectiles a fait d'un chemin forestier une vaste fosse criblée de loques et de chairs pantelantes. Sous la pluie drue les corbeaux croassent et se rapprochent. Et nos pieds lourds de fange s'enfoncent effroyablement dans les morts...

12 septembre 1914.

Nous sommes entrés dans Réméréville qu'essayèrent vainement de défendre deux sections bavaroises. Réméréville!... un amas de pierres sans nom, des maisons fantômes dont les murailles béantes s'ouvrent sur des intérieurs carbonisés. Deux puanteurs s'y confondent, comme à Vitrimont : l'incendie et le meurtre. On y bute dans les cadavres ou dans les armes. De temps à autre le bruit d'un ricochet sonne clairement sur les pierrailles d'où s'envole une poudre grise. L'eau et le sang font des glouglous dans les sous-sols à ciel ouvert. Un officier ennemi, blessé, a été oublié par les siens dans la cave du château. Il nous contemple avec stupeur, et murmure bas : *Unmöglich... unmöglich!*... Il ne peut pas se faire à l'idée d'une victoire française.

Les Allemands ont eu le temps de piller

le village et d'emmener le bétail. Mais les milliers de fusils et de chargeurs qu'ils abandonnent nous disent assez combien furent lourdes leurs pertes.

Vers l'est nous avons enlevé de nouvelles tranchées, d'où déguerpissent des casques à pointe. Posément, les coloniaux ajustent les démons en fuite, qui culbutent. L'armée allemande bat en retraite, délaissant ses abris où traînent des uniformes sanglants et des bouteilles brisées. Nos canons nous suivent, et ils crachent la mort dans les lointains, vers Sornéville et Bezange-la-Grande...

Le soir, un soir de brume et de glace, est tombé sur la terre meurtrie. L'artillerie silencieuse roule maintenant au creux des labours. Un coup de feu par-ci par-là allume encore des lueurs brèves sous l'envahissement des ténèbres. On a reçu l'ordre de s'arrêter... puis une grande nou

velle circule : Lunéville est à nous ! Les mains enfiévrées se serrent, une joie pure dilate les poitrines. Enfin nous les tenons donc ! La frontière va nous revoir, grandis par le sacrifice. Eux ne passeront plus, c'est fini ! Vive la France !

Et dans le soir pesant, troublé de milliers d'âmes, la vieille terre lorraine tressaille, car l'Histoire lui murmure un nom immortel : Castelnau.

Départ

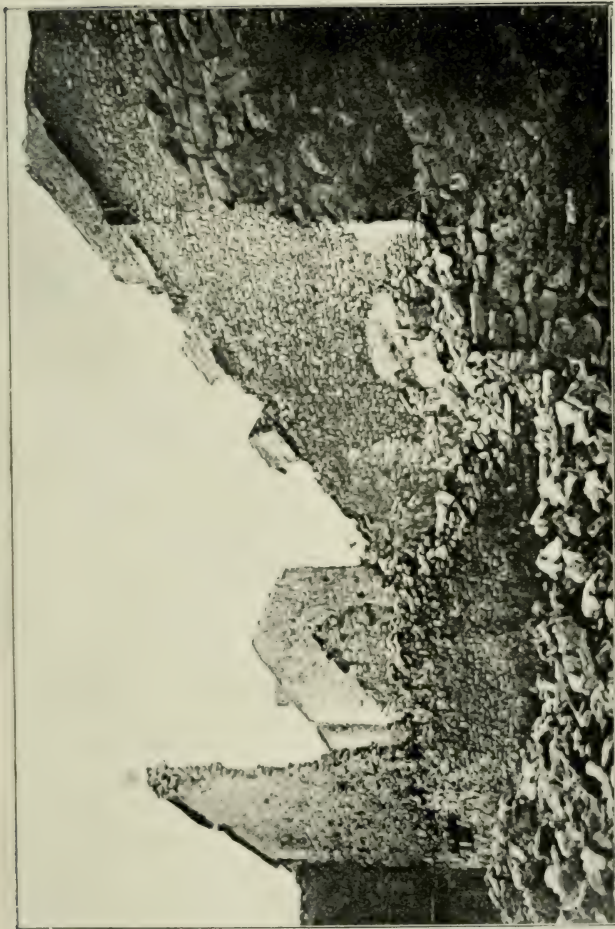
15 septembre 1914.

NOUS sommes relevés. Le 20^e Corps descend sur Toul et va s'embarquer pour une destination inconnue. Avant-hier nous avons reçu la merveilleuse dépêche : Paris dégagé, la Marne charriant des cadavres gris-vert, la ruée barbare sombrant dans une indescriptible panique... L'impartiale Histoire dira demain quels furent les rôles de Joffre et de Gallieni. Mais ces deux noms chantent aujourd'hui sur nos lèvres, et nos âmes s'illuminent comme au seuil d'une résurrection.

Nous avons traversé Nancy dans une apothéose. La ville sauvée nous a crié toute sa tendresse. Les grilles d'or flambaient aux rayons d'un dernier soleil, et des mères s'agenouillaient sur le passage des drapeaux. L'âme des passés morts palpait dans les pierres, et la Gloire jaillissait, solennelle, des clochers divins jusqu'aux nues...

Ce soir, nous cantonnons à Bouvron, que les forts de Toul dominant. Les pluies ont fait du village un cloaque. N'importe ! une joie ineffable nous exalte. Les uniformes brossés resplendissent, et les visages transfigurés sont tous beaux.

Dans les granges le bon sommeil va nous prendre. Les foins partument l'air très calme. Il n'y a qu'un maudit sergent qui bavarde, bouffi d'importance. Il veut que la guerre se termine sous peu de jours, car il sait — lui, le pauvre diable — que l'Allemagne est à bout de ressources.



(Photo G. Comstock.)

HUDEVILLE

« J'ai une situation dans la haute banque, dans la haute banque ! » soliloque-t-il, en épongeant son crâne chauve où perlent des sueurs. Mais nul ne l'écoute... Et je songe au trafic honteux de tous les Crédits, de tous les Comptoirs plus ou moins nationaux, qui livrèrent la fortune française aux Germains, et dont la responsabilité apparaîtra si grande, au jour du règlement des comptes...

L'employé de la maison de Judas a penché la tête. Il dort béatement. Sa face poupine frise le ridicule. Ce fut, comme tant d'autres, un civil caricatural, confit moelleusement dans sa suffisance et ses paperasses. Mais son teint hâlé porte l'empreinte des heures glorieuses, et — sublime miracle de la guerre — ce pygmée social a maintenant de l'allure dans sa capote de soldat...



L'Anniversaire

20 septembre 1914.

DANS quarante-huit heures, nous nous embarquerons à Barisey-la-Côte... et nous repartirons vers l'inconnu formidable.

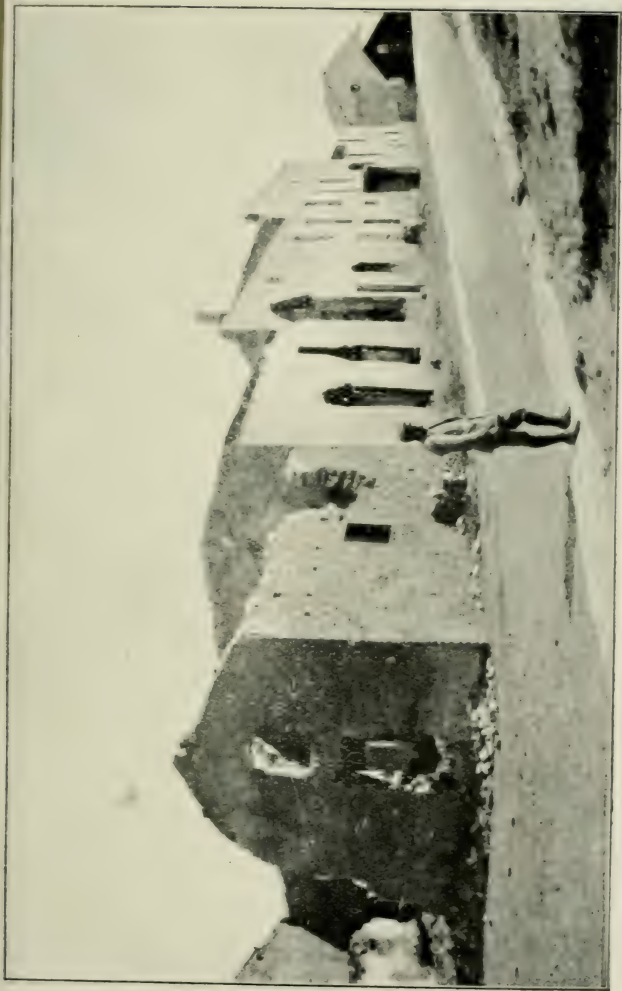
Ce matin, à Bagneux (M.-et-M.), nous allons entendre la messe, en souvenir de nos morts. L'officiant est un brancardier de la Coloniale. L'église est petite, mais le portail s'ouvre face aux tombes, et le cimetière du village prolonge la nef étroite, où les soldats se sont entassés.

Il y a un mois, à pareille heure, nous nous débattions dans l'enfer de Morhange.

Et, telle une averse rouge, le sang des braves giclait sur les avoines hautes...

Quand sonne la cloche un peu fêlée, l'église et le cimetière sont déjà noirs de monde. Des coiffes paysannes s'inclinent parmi les têtes rases des soldats. Un recueillement infini plane sur cette foule silencieuse, en deuil des héros...

Les cierges piquent au fond du chœur des larmes d'or. Les versets liturgiques coulent en cascade claire. Le *Credo* s'envole, exhalé par une émotion unanime. Des yeux se mouillent, et le geste de l'officiant blanc et noir courbe les fronts rudes, lorsqu'il ébauche par l'espace le signe éternel des Calvaires. Une rosée bienfaisante apaise les âmes tourmentées. Tous les silences sont faits du bruissement d'aile des souvenirs. Puis une clochette tinte les appels d'Au-delà... *De profundis clamavi*... La phrase suprême heurte les



RÉMÉRIVILLE. — « L'eau et le sang font des glouglous dans les sous-sols à ciel ouvert. » (P. 148.)

voûtes, s'élève..., et les champs d'alentour l'entendent... et les champs d'alentour la reprennent, car c'est pour les vallons lointains qu'elle s'exhale, la phrase terrible clamée à son Dieu par la créature chancelante, la phrase qui sonne toujours sur notre néant comme un couvercle de cercueil...

Et c'est fini. L'assistance s'écoule. Sur les piliers de la nef, des drapeaux frissonnent. Il semble, en cette heure solennelle, que tous nos morts, — ceux de la Lorraine, de l'Alsace, de la Marne ou de la Belgique — toutes les victimes invoquées, mêlent leur âme aux couleurs françaises, et que le ciel, où se perdent les dernières prières, accorde à ses fidèles le châtiment des bourreaux...

Mères, mères en deuil, qui dans votre détresse évoquez les tout petits;

Mères, qui dans les portraits de jadis cherchez l'âme de vos martyrs;

Mères avares de ce qui vient d'eux, qui sanglotez sur des mouchoirs ou de pauvres habits fripés;

Mères qu'affole le sang répandu, et qu'épouvante l'ultime plainte;

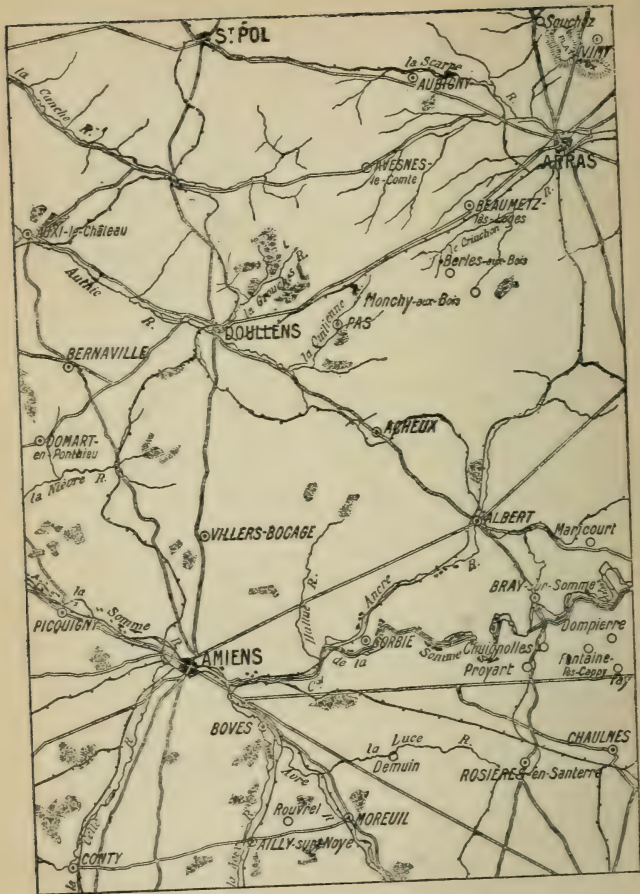
Mères douloureuses, mères défaillantes, mères vénérées, écoutez!

Ils ne sont pas rongés par la fange des plaines... Leur âme vibre aux plis des drapeaux! Nous, leurs frères, nous entendons leur voix surhumaine appeler, mais ce n'est pas l'appel désespéré des faibles! Vous leur feriez du mal, mères, en maudissant. Levez les yeux : ils sont restés dans la lumière. Le vent, chargé d'espairs, qui secoue les cités, berce leur âme ardente. Ils sont purs, ils sont beaux! Mères, il n'est pas vrai que l'ombre les ait pris. Leur rêve vit toujours si leur face est muette, et les siècles sur eux se penchent, éblouis...

AU SEUIL DE L'ARTOIS



A LA MÉMOIRE
DU CAPITAINE ANDRÉ PEIGNOT
DU 43^e COLONIAL
TOMBÉ GLORIEUSEMENT
LE 25 SEPTEMBRE 1914
A L'ASSAUT
DU VILLAGE DE CHUIGNES



RÉGION DES BATAILLES DE L'ARTOIS

I

Derrière les Barbares

Rouvrel, le 23 septembre 1914.

LE Nord. Une brume ouatée mange les lointains. Des populations frémissantes nous accueillent avec enthousiasme. Les villages intacts sourient dans les peupliers et les bouleaux.

Pendant huit jours la horde a dévalé par les routes, au chant d'hymnes guerriers, cinglant d'injures les paysans affolés, et brailant aux échos ses *Nach Paris* interminables, qui roulaient comme une menace parmi les caissons cahotants.

Toutes les caves ont été pillées. Les débits de tabac et les épiceries furent saccagés; mais les soudards n'eurent pas le temps d'incendier les maisons, car un flux vertigineux les emportait vers l'Ile-de-France, et ceux-ci devaient faire place aux réserves casquées dont la marche pesante haletait derrière eux.

Puis les *Nach Paris* se turent tout à coup sous la mitraille de la Marne. Et par les routes d'Artois refluèrent pêle-mêle vers la Somme dragons, chevau-légers, uhlands, fantassins, artilleurs, une débâcle de pillards fouaillés par l'épouvante, suants, gesticulants, galopants, lâchant par-ci par-là un coup de pistolet dans les ruelles, mais trop saouls de frayeur pour s'attarder une seconde : c'est ainsi qu'Ailly-sur-Noye, Rouvrel, Moreuil, Demuin et cent autres bourgades furent sauvés de l'incendie.

Mais une écriture gothique, à la craie, souille partout les portails des fermes, et les ordures des Impériaux n'ont pu être encore balayées.

Les paysans nous narrent les orgies allemandes avec des hoquets de dégoût. Un vieux, aux cheveux de neige, qui a vu 70, tire de dessous sa blouse trois ceinturons bavaois :

— C'est ma prise, à moi ! ricane-t-il. L'avant-dernière nuit y avait grande noce chez leur général. Des femelles arrivées de Péronne rigolaient avec ces pourceaux. Y s'mettaient tout nus dans la salle, et les bouteilles de champagne n'arrêtaient pas de couler. Un moment, v'là trois chefs qui s'dépêchent de sortir, et qui poursuivent une pauv'gosse de douze ans. Y la rattrapent au bout d'ma ferme. Moi j'allais sortir du cellier. Sans m'voir y s'sont j'tés sus la p'tite, quand une patrouille française s'pré-

cipite, d'un coin d'ombre, et les saigne tous trois en un rien d'temps, comme des cochons. Y dorment là-bas sous l'tas d'fumier où vous pouvez r'nifler leurs bottes. J'regrette pas qu'on les ait mis là : Ça engraissera la terre de France...

Dans l'humble bourg, la population joyeuse trinque avec les soldats. On étend pour eux de la paille fraîche dans les granges, on nous offre de belles chambres claires, on lave à grande eau les inscriptions teutonnes...

Silence apaisant de la nuit étoilée. Tous les bruits sont morts. Pas un chien n'aboie. Les derniers cris des conducteurs se sont éteints sur la place où sont parqués les fourgons. Dormir, dormir en plein calme, loin du fracas de Vitrimont et de Réméréville, dormir après les cahots du long voyage qui de Barisey-la-Côte nous a fait passer, haletants, sous les murs de Paris,

pour remonter vers Rouen et débarquer à Conty... Paris! sa lueur immense nous est restée sous les paupières. Nous en rêvons tous, ce soir, sous les toits de Rouvrel.

Paris! Comme ils devaient en rêver, les trois gredins saignés l'autre soir!

II

En Route

24 septembre 1914.

LE commandant P... a pris le commandement du régiment. Dès 6 heures, les compagnies partent l'une après l'une, par un temps splendide. Sur les seuils, des visages amicaux nous saluent. Cette marche cadencée nous rappelle les manœuvres d'autrefois. On fredonne involontairement les vieilles chansons de route, qui évoquent tant de souvenirs. Dans Moreuil, toute la population se presse au long des rues, et des femmes agitent leurs mouchoirs. L'invasion germanique n'a pas

eu le temps de laisser des ruines en cette bourgade coquette, que borde une forêt lumineuse. Mais en remontant vers Demuin un bruit sourd d'artillerie nous arrive. Les barbares sont par là, dans les lointains.

Par les champs verdoyants de vieux paysans agitent leurs feutres.

— Bonjour, papa ! Va-t-on voir les Boches ?

— Ah ! ben sûr, vous en trouverez avant d'main soir.

— Y a-t-il d'la casse chez vous ?

— Y n'ont pas eu l'temps. Mais là-bas, y brûlent tout, les sauvages !

Et l'on passe avec de bons rires. Ces paysages-là ne sentent pas la guerre. C'est à croire que les chevaux des uhlands n'y ont jamais galopé.

Des meules dorées s'alignent à perte de vue. Nos éclaireurs trottent par les chaumes qui succèdent aux champs de bette-

raves, et des mottes de terre sautent sous les sabots des montures. Une brise fraîche caresse les visages, malgré les rayons drus d'un merveilleux soleil. Aucune troupe n'est en vue par le lacet des routes blanches. Les coloniaux cheminent seuls, et la « blague » ricoche d'une escouade à l'autre. Quels grands enfants que les soldats !

Les faisceaux s'alignent aux abords de Demuin, pendant que les fourriers préparent le cantonnement. Des boîtes de « singe » sortent des musettes, et le casse-croûte absorbe toute l'attention des marsouins.

Comme à Rouvrel, nous sommes accueillis par de clairs sourires. Mais il est impossible de dénicher dans Demuin un seul paquet de tabac. Les Boches ont tout raflé sur leur passage. On nous dit que des cavaliers ennemis patrouillent encore dans la campagne environnante. La horde en fuite a rencontré des réserves bava-

roises, solidement retranchées; et le flot s'est arrêté là, prêt à redevenir menaçant. Nous installons des petits postes aux issues; nous barrons les routes avec des herses, des charrues et des tombereaux.

Journée calme. On joue aux cartes, on lit des journaux vieux d'une quinzaine, des escouades s'endorment. A 17 heures, dîner de prince : potage, volaille, légumes et gâteaux. Il nous manque l'intermède habituel des obus. Nul ne s'en plaint.

A 19 heures, ma section prend la garde à l'issue est. Deux ou trois coups de feu ont retenti à peu de distance, derrière des boqueteaux. Les sentinelles devront ouvrir l'œil, car des uhlands se sont infiltrés dans nos lignes. Une nuit opaque tombe sur les éteules. La relève aura lieu toutes les heures, car les yeux se fatiguent vite dans une pareille obscurité. La grange qui abrite le poste est bien



LA MÉDAILLE DU SOUVENIR DE NANCY

close ; une lanterne graisseuse y fait danser de hautes ombres ; mais dans la conversation des coloniaux scintillent des paysages de rêve, toute une féerie d'Orient parmi les miradors de la brousse ou les remous de la baie d'Along.

Hargneux et subits, des coups de poing ébranlent le portail.

— Ouvrez là dedans, N... de D... !

Et le cycliste de la 14^e compagnie, suant et hirsute, me tend un papier que ses doigts maculent : « Rassemblement immédiat issue nord ; le régiment part dans quelques minutes. »

Une bousculade vers les havresacs, tandis qu'un caporal se précipite sur la route à la recherche des sentinelles... Des pieds qui butent, le fer des souliers qui sonne, des crosses qui heurtent la pierre. Les sentinelles arrivent cahin-caha, en jurant contre les obstacles que nous avons

accumulés derrière elles. Sur deux rangs, la section s'aligne, dos au portail. Tout le monde est là. A gauche par quatre, nous dévalons alors d'un pas rapide pour rattraper les compagnies.

Autour de nous, les paysans se lamentent.

— Nous sommes perdus si vous partez!
Quelle misère!

— Les Prussiens vont revenir!

— Tas de farceurs! vous voyez bien qu'on leur cavale aux trousses!

Il n'y a plus de marsouins dans le village. Voici la campagne ténébreuse. De petites lueurs bougent au long de la route : les hommes derrière les faisceaux ont allumé des cigarettes. Nous nous installons à la gauche de la 14^e, où un vide nous attend. Et, silencieux, chacun s'allonge sur la terre dure, en cet Artois inconnu, plein de pièges et de menaces.

Marche de Nuit

SUREMENT qu'y va y avoir d'la casse,
mon vieux Léopold!

— Pas pire que c'qu'on a vu.

— J'te dis qu'ça chauff'ra d'main, et
qu'on peut numéroter ses abatis.

— T'as p't-être reçu les confidences du
Grand Turc?

— Non, mon vieux. J'ai seul'ment z'yeuté
la gueule à Châteauneuf et à Burette.

— Ça d'vait pas être quéque chose de
beau...

Un coup de sifflet troue les confidences.
Les sacs sautent lestement sur les dos

penchés. Dans un claquement sec les faisceaux se rompent, puis la colonne s'immobilise, et dans les visages tendus les yeux sont brûlés de fièvre.

En avant!... Des piétinements s'enfoncent dans le noir. Les escouades se suivent, dos voûtés sous la charge excessive des havresacs. Un cliquetis clair de baïonnettes domine le heurt pesant des souliers en marche. A cheval, le capitaine surveille le défilé des sections; et dans le noir on ne le devine qu'au flamboiement rouge d'un cigare par-dessus les têtes des soldats.

Ah! cette marche à travers des paysages invisibles, dont on ne sait pas même les noms, cette marche harassante durant laquelle on finit par s'endormir pour s'éveiller brutalement dès qu'on heurte du nez le campement qui déambule péniblement devant soi, cette course monotone, presque à tâtons, vers le nord-est, quel

interminable cauchemar ! La poussière épaisse brûle les bouches. Malgré la soif, on allume de temps à autre une cigarette ; et à la lueur hâtive du briquet on voit sautiller d'étranges fantômes. Les villages s'annoncent par des barricades de charrues, entre lesquelles on se faufile en sacrant. Sur un chemin probablement parallèle, des chevaux invisibles galopent, suivis du tintamarre ferrailant des canons. Et la cadence de nos pas lourds sonne lugubrement dans les ténèbres.

— Bon Dieu ! ça ne finira donc jamais ?

— J'ai les pieds en marmelade, cré coquin !

— Et la pause ? C'est-y qu'on l'aurait des fois oubliée ?

On marche, on marche. Et je me souviens d'une nuit pareille, d'une nuit d'antiques manœuvres, aux environs de B... Le commandant de la colonne s'était ins-

tallé dans une calèche ; et nous suivions l'équipage à grand'peine, meurtris, vidés, jusqu'à ce qu'une lassitude insurmontable nous fît choir au creux du fossé. En cette nuit lointaine, on avait oublié la pause. Est-ce qu'on l'oublierait de même, ce soir ? Nous cheminons depuis si longtemps !

Derrière moi Virot bougonne. Virot est un militant de la C. G. T. qui fit des prodiges de valeur dans la ruée sur Réméréville. C'est un de mes bons, peut-être même un de mes meilleurs soldats. Virot n'est pas content ; mais, au lieu de grogner contre ses chefs, il évoque avec colère ses anciens amis.

— Crois-tu, mon vieux, que l'maire de mon pat'lin, un nommé Hergeld, un Boche pour sûr, m'écrit pour me conseiller d'crever civilement.

— On creve comme on peut, plus vite qu'on veut, des fois.

— Y m'dit, c'croquant-là, d'refuser la croix d'bois avant que d'tourner d'l'œil!

— Qu'ça peut lui foutre?

— Moi, ça m'dégoûte. Car y d'vrait avoir l'sac au dos, c't'outil-là, et y s'pré-
lasse dans une embuscade.

— T'auras qu'à lui bourrer la gueule si t'en reviens.

— Pour sûr que j'lui cass'rai quéque chose. Dire qu'il a aussi embusqué ses copains!

— D'l'essence de Boche alors?

— Y z'ont des noms à coucher dehors, ses copains : Rouquignon, Casquettard, Bafouilloux et Crinvert.

— Ah! bath! une ménagerie!

— Tu parles. Ma vieille m'écrit qu'y sont tout l'temps chez l'bistro à discuter d'la guerre.

— Y f'raient mieux d'y v'nir.

— Y sont trop feignants et trop lâches.

Bafouilloux surtout, un roquet hargneux qu'a gagné du pèze avec Crinvert dans les mouchardises.

— J'te donn'rai un coup d'main pour leur z'y rentrer d'dans, quand qu'ça s'ra fini avec les vrais Boches.

— Ah! c'te noce! On leur z'y bouff'ra les tripes!

Rran, rran, rran, les pas frappent durement la route caillouteuse. Soudain, les rangs butent les uns contre les autres, des jurons fusent.

— En ligne, face à gauche!

En un clin d'œil les faisceaux se forment, et les corps las s'effondrent au bord du fossé. Voici enfin la pause attendue, dix minutes de répit, dix minutes pour clore les paupières et rêver de bons sommeils au creux des meules...

Puis à nouveau le sifflet du capitaine déchire le silence. Dans un bruit de ga-

melles heurtées les rangs se reforment, les fusils meurtrissent les épaules, et l'on repart d'un pas traînant, douloureux. Les hameaux se succèdent, et des lignes d'arbres s'allongent indéfiniment dans le noir. Pas de lune, peu d'étoiles. De grands nuages sales doivent courir en plein ciel. Les pieds saignent dans les chaussures recroquevillées. Descentes et montées sont un supplice atroce.

Rran, rran, rran, les pas résonnent, et le régiment épuisé marche, marche éperdument vers l'aube qui ne se montre pas.

Soudain des masses sombres de maisons s'alignent. Arrêt brusque : les corps chancellent. Dans le silence, des voix crient. Nous sommes à Proyart, où cantonnent nos camarades du 41^e colonial. Des falots courent le long de la colonne. Ah ! dormir, dormir, dormir...

Mais non, le maudit sifflet vibre encore.

Les pas lourds traînent à nouveau dans la poussière. Des sentinelles nous jettent un bonsoir enrôlé, et nous sommes repris par l'immensité ténébreuse. Un cheval galope. Le capitaine Peignot frôle rapidement les sections; on distingue à peine sa silhouette coiffée d'un képi de « mobile ». Nos jambes brisées ne nous soutiennent plus. Les talons, écorchés, s'enveniment. Va-t-on crever de fatigue, comme des gueux, dans le fossé? Encore cinq minutes, tenons encore cinq minutes... et les cinq minutes passent, et l'on chemine toujours, et l'on ne rêve plus, et l'on ne dort plus, et — si l'on tente de gémir — on ne peut plus exhaler sa plainte...

Enfin une vague ruelle se dessine. Des cheminées surgissent d'un fouillis grisâtre. A la lueur d'un briquet, des lettres noires sont épelées sur une plaque officielle : *Chuignolles*. Quel nom bizarre! Mais béni

sois-tu, pauvre hameau d'Artois perdu sur une interminable route ! Nous avons forcé les portes de tes granges. Les pavés de tes cours désertes ont retenti du heurt des crosses. Et dix minutes plus tard, à 3^h 40, le silence te recouvrait de son manteau ouaté ; et parmi tes foins, 2.000 hommes s'abîmaient dans un tel sommeil qu'on les eût tous pris pour des morts.



IV

L'Aube

25 septembre 1914.

UN coup sourd. Des explosions sèches. Le roulement des shrapnells sur les tuiles.

— Debout, là dedans ! Les Boches attaquent !

Les dormeurs s'étirent, ahuris. Mais au charivari de la canonnade ils comprennent vite et se dressent, les armes chargées. Les cœurs battent violemment.

— Ne bougez plus ! Tout le monde à l'abri en attendant des ordres !

Le sous-officier de service court de grange en grange jeter ces instructions.

Il est 4^h15, il fait à peine jour. On a tout juste dormi trente minutes.

— Tu parles de salauds ! Y a plus moyen d'pioncer !

— M'en fous. Je m'recouche !

— Et l'pinard ! Si encore on avait du pinard !

Les marsouins grognent. Je vais inspecter la rue. Elle est vide : les hommes se dissimulent sous les portails. Une batterie boche de 77 tire rageusement dans la direction du clocher de Chuignolles ; le miaulement des obus s'enfonce à droite, à gauche. L'objectif semble invulnérable.

Une galopade folle ébranle la rue déserte. Un de nos escadrons de chasseurs se défile au ras des murs. Quelques lances hautes accrochent des lueurs. Je vois les cavaliers tourner bride vers le nord-est et s'égailler par les prairies. Alors crépite le ta-ta-tac des mitrailleuses lointaines. Comment la

reconnaissance se tirera-t-elle de ce guépier ?

Les minutes passent, énervantes. Puis le même galop gronde sur la route. En trombe des cavaliers reviennent, poursuivis cette fois par les obus. Les uns ont perdu leur shako, les autres leur lance. Le fourreau des sabres sonne au flanc des chevaux. Et la cavalcade effrénée s'enfonce en arrière de Chuignolles. Il manque des soldats à l'appel.

La batterie allemande se règle toujours sur l'église. Des fumées en boules blanches voguent dans l'air. Mais les shrapnells impuissants n'arrosent que des jardins et ne font grincer que des tuiles.

Voici maintenant une compagnie de chasseurs cyclistes. A grands coups de pédales, les « petits vitriers » reprennent le chemin qu'abandonna la cavalerie. Ils ne se soucient nullement des éclats de

mitraille qui sifflent et bourdonnent. Le mousqueton à l'épaule, la jugulaire au menton, ils suivent en bon ordre leur capitaine, qui les guide du geste. Nulle face n'est contractée par la frayeur. Ils passent... La rue redevient déserte. Et à l'issue nord-est du hameau la fusillade soudain crépite et semble gagner toute la campagne.

Insouciants, des marsouins équipés se sont jetés sur leur couche de paille. D'autres, incorrigibles, s'évadent des granges à chaque explosion, et ramassent les shrapnells brûlants.

— Chouette ! on va jouer aux billes !

Et des parties s'organisent dans les cours. Il faut se fâcher pour que ces entêtés regagnent leurs frêles abris.

Brusquement un tintamarre effroyable secoue les murailles : deux pièces de 75 rugissent à quelques mètres de nous, ré-

glées par un observateur installé à la lucarne de la maison d'école. Rapides, les coups se succèdent. La batterie allemande, qui nous canonne toujours, semble hésitante. Pourtant elle a rectifié son tir : ses obus encadrent à la fois le clocher et l'école. Nous observons les éclatements avec angoisse. Pourvu que les Boches n'atteignent pas le but!... Mais nos 75 se sont tus. Que se passe-t-il? Subite, une gerbe de lueurs environne l'observatoire, où des brèches se creusent. Cré nom de nom! ils ont tapé dedans, les gredins! Mais n'est-ce pas la silhouette du capitaine d'artillerie qui se profile toujours là-haut, dans une échancrure? Nos 75 grondent soudain avec une fureur nouvelle, sans répit. C'est une avalanche d'acier qui vole avec des sifflements de colère. L'observateur a nettement distingué l'emplacement de la batterie teutonne; il aperçoit main-

tenant une fuite éperdue par les champs de betteraves, une fuite qui s'immobilise à jamais sous le fracas des explosions. Le capitaine jette un ordre : ses deux canons se taisent. Mais ses jumelles restent braquées sur l'emplacement funèbre... L'ennemi ramène là-bas des attelages pour sauver la batterie mutilée. Aussitôt, sur un signe, l'une de nos pièces gronde : l'obus fracasse au loin conducteurs et chevaux...

A dix reprises les Allemands tentèrent le sauvetage de leurs pièces, à dix reprises un de nos obus vint faucher les groupes ; et la batterie abandonnée finit par disparaître sous un amoncellement d'hommes et de chevaux éventrés.

Un brouhaha dans la rue : les chasseurs cyclistes se replient, à pied cette fois, car ils durent abandonner leurs machines dans un ravin. Des mitrailleuses allemandes les prirent de flanc au débouché de la vallée.

Beaucoup tombèrent. Des blessés soutiennent maintenant leurs bras douloureux d'où le sang ruisselle; des têtes sont emmaillotées dans les linges... Et la fusillade ne cesse pas de crépiter à la lisière de Chuignolles. Le 41^e colonial doit être engagé. Mais pour l'instant notre concours semble inutile.

Sorti de dessous terre, un civil surgit dans la cour : c'est le propriétaire de céans. Il s'était tapi jusque-là dans une cave, épouvanté par le bombardement. Mais notre calme le rassure, sa voix tremble à peine.

— Mes amis, j'ai de bonnes bouteilles en réserve. Du bourgogne vieux de dix ans ! Je vous le cède à vingt sous la bouteille. Je ne veux pas que les Prussiens le boivent s'ils reviennent par ici !

Une clameur joyeuse accueille la proposition. Les bidons se tendent vers l'in-

connu, qui retourne à sa cave en sifflotant. Vingt fois le bonhomme revient vers les groupes, chargé du précieux « pinard ». Et les mains avides se saisissent des bidons humides; et les marsouins s'enfoncent dans les granges pour boire en paix, goulûment.

Il n'a pas menti, le bonhomme ! Son vin est fameux : il nous réchauffe l'âme ! Mais le capitaine Billault touche à peine au quart que je lui tends; rêveur, il arpente la rue déserte, en « grillant » des cigares.

Les shrapnells d'une seconde batterie boche éclatent par-dessus nos maisons.

Sac au dos

DANS le ciel resplendissant, le soleil monte. Les arbres cuivrés couronnent les murailles des enclos. Les feuilles scintillent au moindre souffle, puis s'envolent en craquelant sous le vol trop proche des oiseaux de mort. La rue s'anime. Des sections sortent du fond du village et viennent se dissimuler au long des murs qui nous font face. Ferrare, notre hussard éclaireur, galope sur la chaussée.

— Sac au dos !

Instantanément la compagnie est prête, traverse la route, et s'étire — homme par homme — le long du mur. L'attente commence, une attente qui durera trois heures

On regarde éclater les shrapnells autour de l'église.

— L'auront !

— L'auront pas !

— Sales cochons !

Ça ne fait rien : ils ne l'ont pas encore, l'église de Chuignolles. Et, après tout, quelle camelote que leurs obus ! Un roulement de billes sur les toitures, de la fumée blanche et jaune, rien de plus.

— Vjjj...

Les dos s'arrondissent. Un bris sec : le projectile creuse un trou rond dans les tuiles et tombe sans éclater dans la grange où nous cantonnions.

— C'te veine !

— Y n'bousilleront plus l'pinard !

Et, à ce mot magique de *pinard*, les mains attirent les bidons, et les troupiers s'offrent une rasade. Alentour les autres compagnies regardent, des voix braillent leur surprise.

— Hé! les gars! d'où qu'c'est qu'vous l'avez débusqué?

— D'la cave à Guillaume, t'en fais pas!

— Va donc, biffin! C'est d'la flotte!

— Biffin toi-même! A ta santé!

Et les rires sonnent clair dans le village où les obus se font plus rares. Pas un percutant n'est tombé. Le stock prussien s'épuiserait-il?

Le capitaine Peignot se promène, nerveux, devant sa compagnie. Il a, comme d'habitude, le cou engoncé dans un foulard rouge, et son képi de « mobile » sur l'oreille. Il enrage de n'être pas encore de la fête, lui qui rêve toujours de charges victorieuses.

Un capitaine de chasseurs à pied longe nos sections. C'est celui-là même qui commandait au matin les petits cyclistes. Il va reconnaître le terrain, car ses hommes attaqueront tout à l'heure. Soudain nos

regards se croisent, un même cri jaillit de nos lèvres.

— Vous ? Pas possible !

Et le capitaine Lelong serre amicalement mes mains tendues. Nous nous étions connus à Paris, lorsqu'il suivait les cours de l'École de Guerre.

— Ça va, vous savez. Ça va même très bien. Ils sont à court de munitions là-bas, et leurs tirailleurs se replient.

— Vous venez de loin, mon capitaine ?

— De Russie, où je m'occupais de la mobilisation générale. Mais de savoir les casques à pointe vainqueurs, je n'ai pas pu y tenir. Je suis rentré.

— Vous en vîtes de rudes, ce matin ?

— Ils m'ont tué et blessé quelques chasseurs. Nous réglerons nos comptes d'ici peu.

— Et Paris ? Vous avez des nouvelles ?

— Paris, ça ne compte plus, mon cher.

Nous échangeons une dernière accolade; et, de son même pas tranquille, le capitaine Lelong repart vers la bataille.

Un commandement a jailli au loin. Des caporaux font l'appel. Trois compagnies du 43^e s'ébranlent et nous frôlent d'un pas alerte...

— Au revoir, les poteaux !

— Ça va barder pour leur matricule !

— T'en fais pas, ma vieille ! On reverra Pantruche !

Un calme impressionnant se dégage de cette foule en armes, irrésistiblement entraînée comme pour une manœuvre vers la tempête. Le capitaine Peignot est radieux : sa compagnie va « donner ». Il nous salue d'un « au revoir ! » rapide, et disparaît dans un tournant, vers le nord-est.

Maintenant la route est vide ; une poussière grise retombe sur nos uniformes ;

les hommes bâillent et se déchargent des havresacs. Plusieurs s'allongent au ras des murs. Notre compagnie, la 14^e, est en réserve : elle partira la dernière.

L'ennemi a raccourci son tir. Les shrapnells éclatent à l'orée du hameau, dans un fouillis d'arbres où craquent des branches. Les premiers blessés commencent à descendre vers Chuignolles. Ce sont des chasseurs dont le bataillon a dû être engagé sur la droite, et que nous n'avons pas vus déboucher. Ils sourient naïvement sous leurs bandages rougis, et leur voix affaiblie nous répète inlassablement : « Ça va, ça va... »

Et puis nous sommes repris par nos rêves ; les conversations languissent. Oh ! ces rêves, tous les mêmes : la maison familiale, une femme inclinée sous la lampe, un bel enfant qui sommeille en souriant à la vie. Et les fautes passées nous revien-

nent avec un grand désir de réparation... Chacun, sans se rendre bien compte, s'épure l'âme... Ne faut-il pas que la minute prochaine nous trouve meilleurs, pour que — si l'on tombe — ce soit en beauté? Et l'on crayonne hâtivement les mots d'espoir aux êtres aimés, les mots d'inébranlable confiance et de sereine résignation... Ensuite, regards plus clairs, cœur plus limpide, chacun s'emplit les yeux du paysage de France, de la belle nature à demi broyée qui nous environne; et dans un grand élan intérieur s'exhale chez tous, au contact des ruines, l'immense amour de la Patrie. C'est cette flamme sainte qui donne aux soldats tombés la majesté des statues, et c'est par elle que des tombeaux épars jaillira l'indestructible grandeur.

Le capitaine Billault se hâte vers nous. On reprend les havresacs, et les sections attendent, l'arme à la bretelle. Au com-

mandement du chef, on fait un « à droite », et l'on part à la file indienne. Après la dernière maison du hameau, la compagnie oblique vers l'est et se masse dans un ravin proche. Des balles passent, qui sonnent ou qui sifflent. Chacun, le lebel à la main, met genou en terre. Les obus boches éclatent à notre gauche, entre le ravin et les maisons de Chuignolles. Sous de beaux arbres l'insouciant Ferrare ramasse avec soin les noix qu'abattent des explosions. Devant nous, en plein nord, un bout de prairie se frange d'une route blanche ; derrière la route, des collines boisées ; à notre droite, des boqueteaux encore, sur un renflement de terrain. Nos troupes se dissimulent dans tous les replis. Quelques cadavres tachent de noir l'herbe foulée. Et par la prairie baignée de soleil s'en viennent des brancardiers courbés et des blessés chancelants. Les balles continuent leur

musique monotone, que domine tout à coup la ronde ronflante des éclats d'obus.

Coup de sifflet. Une par une, les sections bondissent. Arrivées dans la prairie, elles tournent à droite et, au pas gymnastique, à cent cinquante mètres vers l'est, atteignent un chemin creux. Nouvel arrêt. La fusillade, en avant de nous, est infernale ; des mitrailleuses se répondent ; les sifflements nous environnent. Où sont les Boches ? Impossible de rien voir du fond de cette fosse. En un coin d'ombre, des chirurgiens travaillent, et les brancards sanglants s'égoûtent, dressés contre le talus. L'adjudant Dupont, mon voisin, lit d'anciennes lettres, qu'il a tirées de sa cartouchière. Et toujours, par-dessus nos têtes, gémissent d'innombrables ricochets. Le soleil soudain se voile. Le ciel est strié de nuages gris, qui de minute en minute s'épaississent. Bientôt de larges gouttes de pluie

fauchent les feuilles sèches, tandis qu'une de nos batteries tire sans relâche vers Chui-gnes et Fontaine-lès-Cappy.

Des chasseurs arrivent en renfort. Leurs premières escouades, au lieu de s'engager dans le chemin creux et de progresser sous les couverts, se mettent à gravir le talus pour mieux voir la bataille. Tous nos conseils sont vains : l'adjudant qui les commande s'avance sur la crête et se hâte. Il n'a pas même parcouru cinquante mètres que le feu des mitrailleuses ennemies se déclenche... Les petits chasseurs s'effondrent avec leur chef de section... Nous arrêtons les autres et les dirigeons prudemment par les fossés qui bordent les boqueteaux. Les balles allemandes volent drues et rageuses. De nouvelles mitrailleuses dévident leur ta-ta-tac mécanique. Nos brancardiers sont allés sur la crête, au péril de leur vie, relever les chasseurs qui râlaient...

Mais un groupe tragique apparaît, qui revient des premières lignes. Quatre marsouins, une civière aux épaules, très droits sous l'avalanche de mort, descendent vers notre ravin. Leurs visages sont crispés de détresse. Derrière eux, un soldat blessé, qui tient dans sa seule main valide un sabre d'officier et un képi galonné d'or, pleure silencieusement. Le capitaine Peignot vient d'être frappé d'une balle au cœur. Ayant aperçu du flottement dans la ligne allemande, il avait bondi à la tête de ses hommes; mais un coup de feu mortel l'abat-tait sur la position conquise. Et le corps rigide, jauni, d'où s'écoule un filet rouge, défile — parade suprême — devant les sections qui saluent...

14^e compagnie, garde à vous !

Nos troupes progressent ; il nous faut maintenant longer à notre tour la crête, et ramper au delà, dans les betteraves, pour

gagner, plus à l'est, un petit bois protecteur. Les coloniaux grimpent franchement, se hissent, atteignent le champ de betteraves et le mince fossé du boqueteau. Les balles rasant les têtes, mais pas un de nous n'est atteint. On s'étend alors de tout son long dans la terre grasse, sous la pluie qui ruisselle, tandis que les branchages tombent des arbres mitraillés.

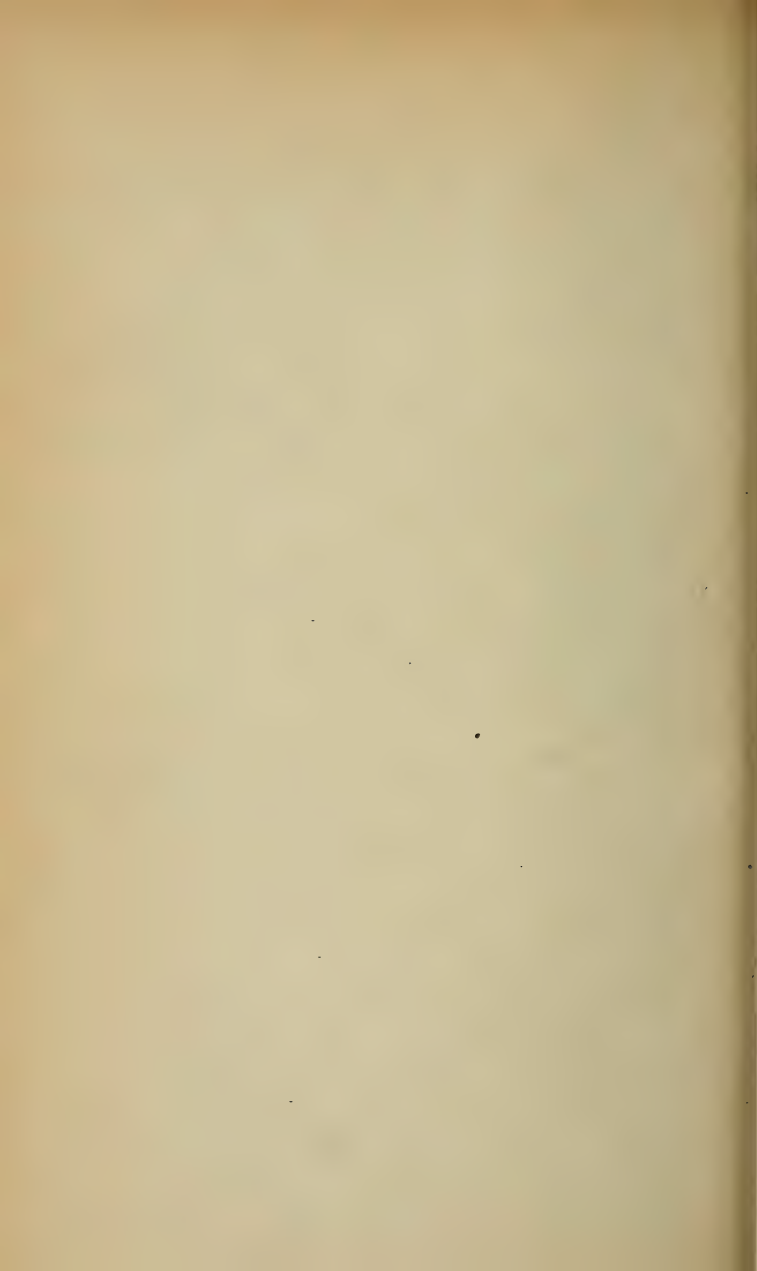
Et les heures continuent de couler, monotones, presque funèbres sous ce ciel voilé de brume où glisse le soir. Un vent froid s'est levé, qui nous flagelle. Les capotes détrempées sont des chapes de marbre. Les jambes s'engourdissent, et l'eau suinte au travers des souliers. Les heures coulent... L'adjudant Dupont s'est serré contre moi, nous avons jeté sur nos corps glacés une couverture... La nuit ronge toutes les formes, et les lueurs des fusillades semblent s'éteindre...

Je m'assoupis peu à peu, et je rêve du capitaine Peignot, qui mourut avant que sombrât le soleil. Pour sa dernière nuit chez les hommes, on l'a sans doute couché, à Chuignolles, dans la maison de Dieu. Le sabre inutile frôle la main inerte. Mais la fin du héros fut si belle qu'on doit entendre, sous la haute voûte, chanter les anges...

Et je songe à la balle perdue qui pourrait nous tuer si bêtement, Dupont et moi, dans ce noir, au creux de l'ornière...

.....





SOLDATS !
Vous allez repartir demain à l'assaut de Maricourt ; vous allez arrêter la Horde dans les ruines fumantes du moulin de Fargny ; vous allez remonter vers Arras, la sublime Mutilée ; et, dans les marécages de Berles et de Monchy-aux-Bois, vous dresserez vos poitrines fières comme une digue infranchissable aux reflux de l'invasion. Après bien des deuils et bien des angoisses, vous redescendrez vers Dompierre et narguez les mines allemandes sur le bords du ravin de Fay. Puis vous repasserez sous Arras, pour bondir de Souchez,

dans une ruée magnifique, à la conquête du plateau de Vimy. L'Alsace entendra demain vos pas fiévreux sonner sous les sapins légendaires ; et Verdun, la porte de France, verra passer vos ancres rouges...

Ah ! quelle fierté de vous avoir conduits à la bataille, et d'avoir eu l'honneur de tomber à votre tête, quand fuyaient les barbares roux !

Soldats ! comme ils vous connaissaient mal, ceux qui jadis vous traitaient avec dédain de folles caboches, et condamnaient vos airs débraillés !

Vous étiez les Poilus de l'avant-guerre. *La plus grande France* est votre ouvrage. Quand la Paix s'offrait à vos frères, vous choisissiez la côte aride pour que ce qui restait à l'Histoire fût écrit de tout votre sang.

Qui n'a pas connu les minutes affolantes où la chair se révolte contre l'em-

prise de la Camarde, où le front sous la mitraille blêmit d'épouvante sans nom ? Mais à lire dans vos regards clairs l'offrande totale à la Patrie, plus d'une terreur est tombée...

Aux heures troubles de la retraite vous étiez toujours d'arrière-garde. La sonnerie de l'assaut vous jetait sans cesse au cœur tumultueux des fournaises.

Jamais je ne vous ai vus reculer quand l'ordre clamait : *En avant !* L'ennemi connaissait si bien vos baïonnettes, qu'à ce seul cri : *Les diables noirs !* la panique dissolvait ses rangs.

Vous alliez, cravatés de deuil en souvenir des preux de Bazeilles. Soldats, prenez les cravates d'azur : vos morts héroïques sont vengés.

Hélas ! vous n'êtes pas souvent à l'honneur si vous êtes toujours à la peine. Ceux qui chantent Dixmude oublient volontiers

que deux bataillons sénégalais, encadrés de Coloniaux, fondirent dans cet enfer. Qui nous a jamais dit combien de ces braves revinrent ?...

.....

 (Censuré.)

Mais votre drapeau sait vos noms à tous, Coloniaux de Morhange et de Charleroi, de Beauséjour et de Souchez ! Et sur sa hampe rayonne le ruban de la Croix de Guerre, cette soie couleur de laurier amer où votre sang surtout a coulé !

Marsouins bleus, mes frères, accomplissons notre tâche en silence. Les Méconnus sont les plus Grands ! Et courant sus aux tranchées prussiennes, fredonnons en-

semble la *Chanson de Guerre* (1) que nous avons clamée des ravins de Chuignes aux vallons de Dompierre et de Fay :

Ce sont les Marsouins bleus qui passent...
 Enivrés de Gloire et d'Espace,
 Cambrés d'orgueil, mais gais lurons,
 Ils vont — chantant le vin de France !
 Sur leur joyeuse exubérance
 Sonnez, clairons !

Qu'importe l'assaut des Barbares ?
 Femmes en pleurs, bourgeois ignares,
 Embuscadins et fanfarons,
 Relevez vos faces hagardes !
 Ce sont les Marsouins qui vous gardent.
 Sonnez, clairons !

Là-bas, la charge roule et gronde.
 Puisqu'il faut affranchir le monde
 De l'épouvante et des larrons,
 Drapeau flottant sous la mitraille,
 Les Marsouins bleus, là-bas, travaillent...
 Sonnez, clairons !

(1) Voir *Sous les Rafales*. Alexandre GEORGES, le compositeur de *Miarka*, a composé la partition de ce poème. (EVETTE, éditeur à Paris.)

Sonnez, clairons, pour ceux qui tombent !
Un vent de Gloire sur les tombes
Frissonne et caresse nos fronts.
Voici fuir la terreur prussienne !...
Ce sont les Marsouins qui reviennent.
Sonnez, clairons !

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Nancy. Place Stanislas	4
Seichamps. L'église	12
Cercueil. Le clocher mutilé	20
Hoéville après la tourmente	28
Mise en batterie d'un « 75 »	64
Saint-Nicolas-du-Port. L'église inviolée	80
Groupe de prisonniers allemands conduits par des chasseurs à cheval	96
Lenoncourt. La place où s'était installé un quar- tier général (septembre 1914)	112
Hudiviller. Caisson allemand abandonné derrière le cimetière (<i>Dessin d'A. Lévy</i>).	116
Amance, que ne purent enlever les Barbares. L'église bombardée	124
Buissoncourt	128
Vitrimont	144
Ferme de Léomont	148
Hudiviller	156
Réméréville. « L'eau et le sang font des glouglous dans les sous-sols à ciel ouvert » (p. 148)	160
La médaille du Souvenir de Nancy	176

CARTES

	Pages
Région des batailles de Lorraine	10
Région Château-Salins—Morhange	56
Région Courbesseaux—Vitrimont—Lunéville .	104
Région des batailles de l'Artois	166

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE J.-H. ROSNY AÎNÉ	Pages v
---------------------------------------	------------

LE GRAND COURONNÉ

I. — Une Lettre.	5
II. — Vers la Bataille.	11
III. — Cantonnement	17
IV. — Le Traître.	19
V. — Armistice	27
VI. — Attente	31
VII. — En Terre annexée.	35
VIII. — Confidences	43
IX. — En Patrouille.	49
X. — La Bataille	55
XI. — La Retraite	77
XII. — Heures d'angoisse	83
XIII. — La Ruée.	91
XIV. — Une Noble Figure	95
XV. — La Forêt tragique.	99
XVI. — Vitrimont	119
XVII. — « Sedantag ! »	131

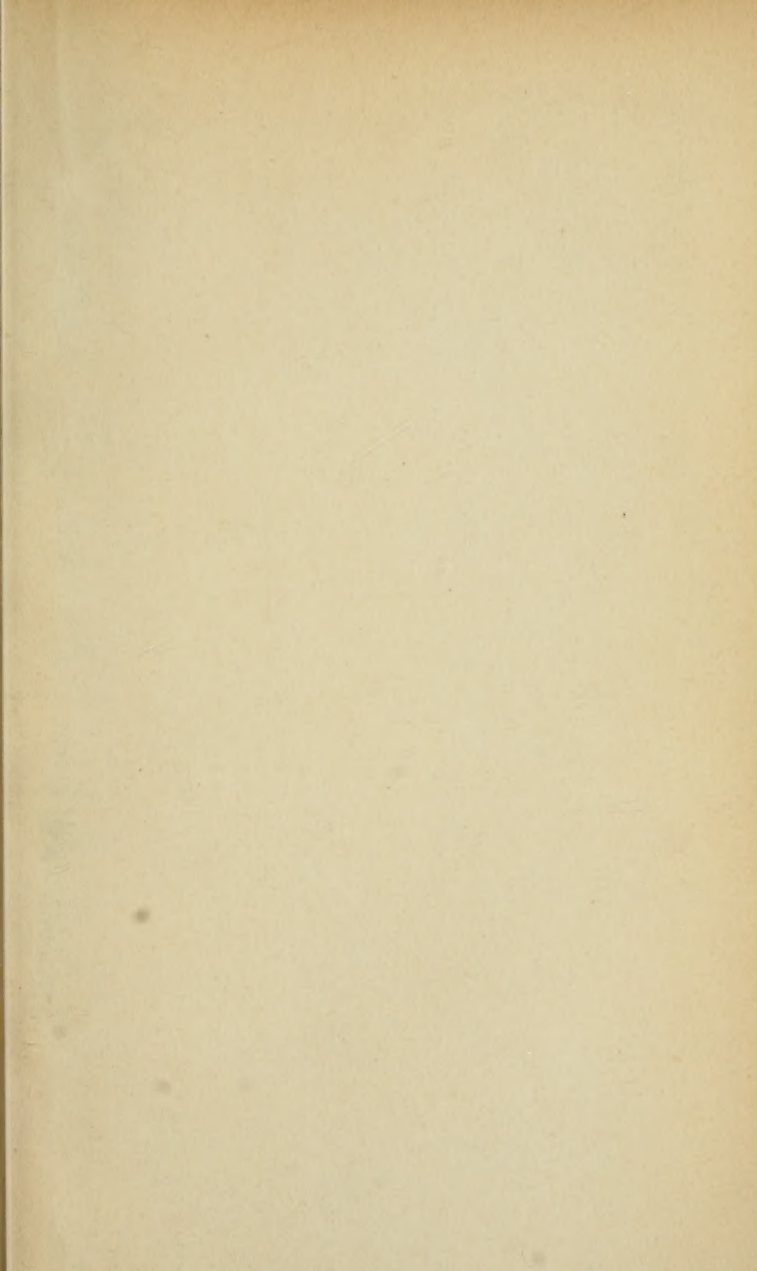
	Pages
XVIII. — La Relève	133
XIX. — Une Halte.	137
XX. — Le Grand Couronné.	141
XXI. — Départ	155
XXII. — L'Anniversaire	159

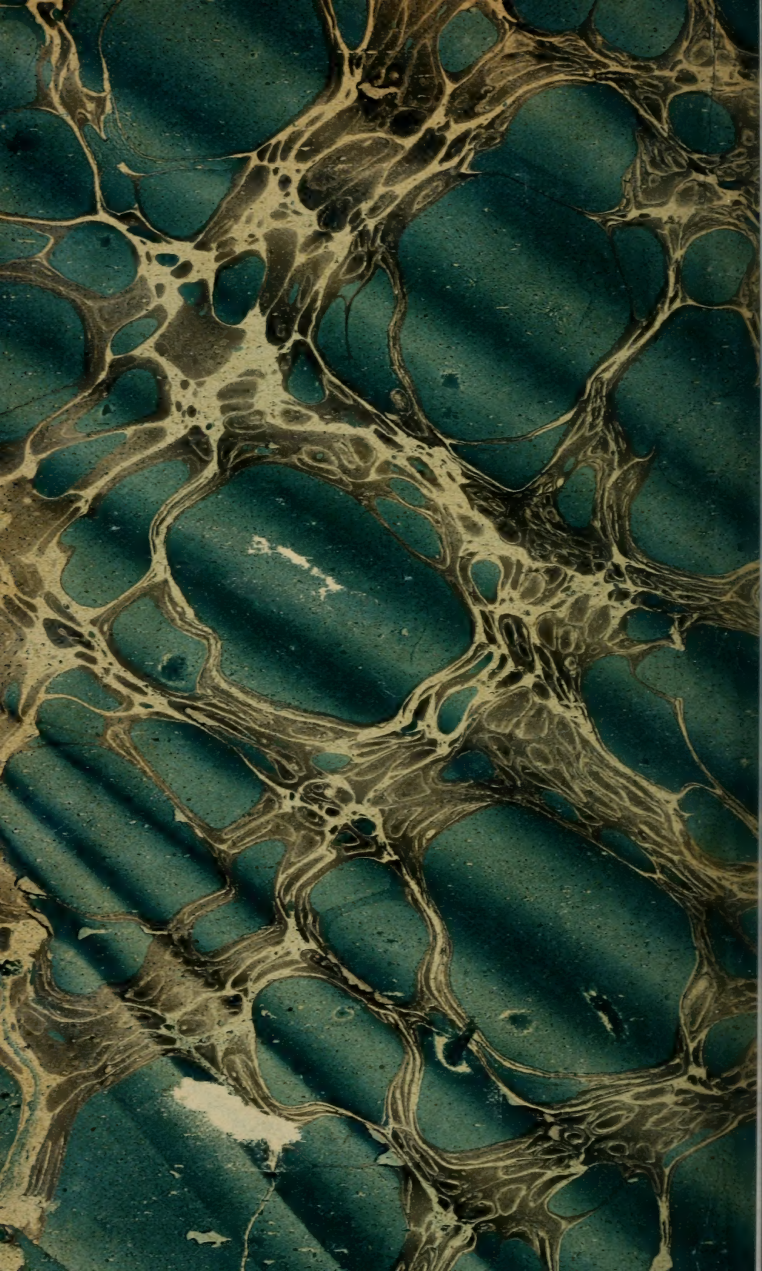
AU SEUIL DE L'ARTOIS

I. — Derrière les Barbares	167
II. — En Route.	173
III. — Marche de Nuit	179
IV. — L'Aube	189
V. — Sac au dos.	197
***	211
TABLE DES GRAVURES	217









149999

HMod.

C5557m

Author Christian-Frogé, R.

Title Morhange et les Marsouins en Lorraine.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

